



ON VIT PAR AMOUR  
DE QUELQUE CHOSE  
QUI ARRIVE MAINTENANT

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2006

ON VIT PAR AMOUR  
DE QUELQUE CHOSE  
QUI ARRIVE MAINTENANT

---

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ  
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



---

RIMINI 2006

En couverture : Cathédrale de Chartres, *La Création d'Adam* (XI-XII<sup>e</sup> s.)

© 2006 Fraternità di Comunione e Liberazione  
Traduzione dall'italiano di Daniel Jalade  
Edizione fuori commercio  
Finito di stampare nel mese di luglio 2006  
presso Arti Grafiche Fiorin, Milano

Vatican, le 6 avril 2006

Révérend Père  
Don Julián Carrón  
Président de la Fraternité de Communion et Libération

Révérend Père,

Par votre lettre tant appréciée du 6 avril courant et les pièces jointes, vous avez, au nom de cette Fraternité, informé le Saint-Père des exercices spirituels qui se tiendront à Rimini du 28 au 30 avril 2006, et que vous prêcherez, sur le thème “On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant”.

Reconnaissant pour la pensée attentive et pour les sentiments manifestés, Sa Sainteté souhaite que ces jours de réflexions et de prière suscitent le renouvellement d'un engagement d'adhésion à Jésus Christ et de fidélité à l'Église et, tandis qu'il confie à la très Sainte Vierge Marie le bon aboutissement de cette rencontre, elle vous adresse, à vous, à ceux qui prendront part à cette importante initiative spirituelle et à la Fraternité de Communion et Libération tout entière, la bénédiction apostolique tant désirée.

Je profite de la circonstance pour me confirmer, avec mes salutations distinguées,

votre très dévoué dans le Seigneur,  
**Angelo, cardinal Sodano**, secrétaire d'État

# Vendredi 28 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon :

Ludwig van Beethoven, *Symphonie n° 7 en la majeur, op. 92*

H. von Karajan – Berliner Philharmoniker

« *Spirto Gentil* », Deutsche Grammophon (Universal)

## ■ INTRODUCTION

**Julián Carrón.** Plongés dans la joie de Pâques à cause de Sa présence vivace qui s'impose, commençons nos exercices de la Fraternité.

Je veux commencer par saluer tout le monde, les personnes présentes ici à Rimini et celles en liaison satellite dans différents pays.

Cette année, les exercices de la Fraternité se dérouleront dans 59 pays. 24 pays étrangers sont en liaison satellite et, cette année, les îles Canari et l'Estonie sont reliées pour la première fois. Après un an d'absence, la Roumanie et l'Espagne sont de nouveau en liaison satellite.

Au cours des semaines à venir, des groupes de Fraternité de 35 pays feront les exercices ; cette année, les exercices auront également lieu pour la première fois en Malaisie.

Je veux adresser de cordiales salutations à chacun de vous qui êtes venus ici avec toute l'attente de votre cœur. Demandons à l'Esprit Saint de répondre à cette attente, en chantant ensemble *Discendi Santo Spirito*.

### *Discendi Santo Spirito*

Je commence en faisant la lecture de la lettre que m'a envoyée le secrétaire d'État du Vatican en tant que président de la Fraternité de Communion et Libération :

« Par votre lettre tant appréciée du 6 avril courant et les pièces jointes, vous avez, au nom de cette Fraternité, informé le Saint-Père des exercices spirituels qui se tiendront à Rimini du 28 au 30 avril 2006, et que vous prêchez, sur le thème "On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant".

Reconnaissant pour la pensée attentive et pour les sentiments manifestés, Sa Sainteté souhaite que ces jours de réflexions et de prière suscitent le renouvellement d'un engagement d'adhésion à Jésus Christ et de fidélité à l'Église et, tandis qu'il confie à la très Sainte Vierge Marie le bon aboutissement de cette rencontre, elle vous adresse, à vous, à ceux qui prendront part

à cette importante initiative spirituelle et à la Fraternité de Communion et Libération tout entière, la bénédiction apostolique tant désirée.

Je profite de la circonstance pour me confirmer, avec mes salutations distinguées,

votre très dévoué dans le Seigneur,

Angelo, cardinal Sodano, secrétaire d'État. »

« Lorsque nous nous mettons ensemble, pourquoi le faisons-nous ? » se demandait don Giussani il y a des années. « Pour arracher de nous-mêmes, de nos amis, et si possible du monde entier, le néant dans lequel tout homme se trouve »<sup>1</sup>

C'est la même raison pour laquelle Jésus a rejoint les disciples qui rentraient à Emmaüs déconcertés, troublés après tout ce qui s'était passé. Eux aussi avaient commencé à glisser dans le néant : « Nous espérions que ce serait le libérateur d'Israël ».<sup>2</sup> Et Jésus s'approche d'eux précisément pour les reprendre, et eux se rendent compte que c'est Lui, que c'est Lui qui les reprend et les empêche de glisser dans le néant justement à cause de ce qui arrive : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait en chemin ? »<sup>3</sup> C'est Sa présence, c'est Sa compagnie qui se montre victorieuse, qui ne craint pas le déclin des disciples, qui ne craint pas la confusion qu'ils subissent eux aussi.

Chacun de nous aussi, comme les disciples d'Emmaüs, sait de quelle manière le néant nous concerne. De quelle manière ? Quelle peut bien être cette modalité ? C'est le doute qu'au fond, Jésus Christ ne soit pas en mesure de répondre à l'attente du cœur. Oui, peut-être sommes-nous arrivés ici avec une certaine attente, mais sans exagérer, un peu sceptiques quant au fait qu'Il puisse vraiment répondre, commençant nous aussi à glisser dans le néant. Nous pouvons dire nous aussi : « Nous espérions nous aussi, puis tant d'années sont passées depuis que nous l'avons rencontré » ; et ce cynisme peut commencer à s'insinuer en chacun de nous, parfois la honte de le confesser s'empare presque de nous. Mais Il continue de s'approcher de nous, comme il y a deux mille ans il s'est approché de ces disciples d'Emmaüs.

L'une d'entre vous, après avoir invité un ami à dîner chez elle, a été très frappée et lui a écrit : « Très cher ami, je te remercie énormément pour le repas d'aujourd'hui. J'ai été très profondément frappée du début à la fin, tout en ayant honte parce que je ne parvenais pas à arrêter de pleurer. Grâce à Dieu, les larmes qui coulaient étaient dues à la surprise qu'Il me causait, à l'évidence de Sa présence en ta personne, et puisqu'au cours de ces jours je me suis toujours demandé comment je pouvais m'abandonner à Lui, com-

ment Le reconnaître avec simplicité au point de seulement désirer céder, je peux dire aujourd'hui, non pas avoir compris mais en avoir fait l'expérience en te regardant. Je ne peux que t'en être profondément reconnaissante ».

Comme il y a deux mille ans, défiant tout scepticisme, défiant tout cynisme.

Notre rassemblement a pour but de permettre à Jésus Christ de nous reprendre du néant où chacun d'entre nous se trouve, parce qu'il y a Quelqu'un de plus puissant que le néant.

Nous avons rencontré le christianisme à travers quelqu'un dont le Pape a dit : « Amoureux de l'homme parce qu'amoureux de Jésus Christ ». Nous avons rencontré un christianisme, une expérience chrétienne qui nous permet de ne rien devoir oublier, mais qui nous défie, nous encourage à regarder en face le moi qu'est chacun d'entre nous, sans rien censurer, un christianisme qui n'a pas peur du cœur, qui n'a pas peur de regarder en face nos besoins sans les réduire, qui n'a pas peur de nous demander : « Que désires-tu ? ».

Regarde, regarde ton cœur y compris ce que tu ne parviens pas à confesser à toi-même parce que tu le considères comme impossible. Regarde tout cela en face, et même si nous portons tous la blessure qui nous fait douter de l'accomplissement de notre cœur, une blessure qui nous fait dire parfois : « Nous désirons trop, il faut se contenter d'un peu moins », le nihilisme ne gagne pas complètement en nous, il ne parvient pas à avoir le dessus : la preuve la plus évidente est que nous sommes ici.

Et pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi chacun d'entre nous est-il ici ? Pourquoi avons-nous fait tous les sacrifices que nous avons faits pour arriver ici ? Parce que rien n'a pu effacer l'attente de notre cœur, l'attente que la rencontre avec Jésus Christ a suscitée en nous.

tre ici, mes amis, est la victoire de cette attente, et c'est la première défaite du nihilisme. Pour cela, le geste le plus grand, le plus approprié à cette attente, celui qui correspond le plus à cette attente du cœur, c'est de demander, d'oser, de désirer tout ce que notre cœur désire et qui s'exprime dans la demande.

Qu'est-ce qui peut nous donner une telle confiance pour demander ainsi ? Comme pour les disciples d'Emmaüs, c'est Sa présence au milieu de nous qui nous fait demander, comme eux : « Reste avec nous ce soir, Seigneur ». Demandons avec toute l'intensité de notre cœur : « Reste avec nous ce soir, Seigneur » pour réaliser l'attente de notre cœur. Parce que, nous, comme les disciples d'Emmaüs, de quoi avons-nous besoin ? Qu'il arrive maintenant. Voilà le thème de nos exercices : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ».

On ne vit pas d'une rente. Eux aussi, les disciples d'Emmaüs, pouvaient reconnaître que Jésus avait été un prophète puissant en actes et en paroles, mais cela ne suffisait pas, cela n'avait pas suffi à arrêter leur désarroi et leur égarement lorsqu'ils rentraient chez eux. Ils ont eu besoin de Sa présence à ce moment-là, parce que l'on vit « seulement » par amour de quelque chose qui arrive maintenant.

Demandons, mes amis, soutenons-nous au cours de ces journées dans la demande qu'il arrive maintenant. *Fac ut ardeat cor meum*, que notre cœur brûle, Jésus Christ, *Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum*,<sup>4</sup> fais que notre cœur brûle de manière à pouvoir T'aimer chaque fois davantage, Jésus Christ. Parce que seul le constant réveil de cela, le constant réveil de notre moi, nous fait aimer Jésus Christ chaque fois davantage.

Nous participons non pas à un rite mais à un geste. Nos exercices sont un geste à travers lequel Jésus Christ vient à la rencontre de notre humanité déchue dans sa maladie mortelle. Jésus Christ vient à notre rencontre dans ce geste : tout est confié à notre liberté, à notre adhésion simple. C'est pourquoi, nous contribuons tous à engendrer ce geste par notre liberté. C'est facile, il suffit de se laisser entraîner par Sa présence au milieu de nous, par la manière dont nous sommes guidés dans ce geste.

La participation à ce geste demande parfois des sacrifices : des voyages aux désagréments des déplacements, chacun d'entre vous le sait. Offrons ces sacrifices pour le résultat de nos exercices, pour que personne ne s'en aille d'ici en retournant au néant d'où il est venu, pour que chacun d'entre nous puisse voir la victoire de Jésus Christ maintenant. Le sacrifice comme un cri, comme une demande, comme une demande faite par les pauvres gens que nous sommes.

Le silence que nous nous demandons pour la participation à ce geste, au cours des déplacements, au cours des trajets entre les hôtels et le hall des expositions, en entrant au salon, en sortant du salon, sert à laisser Sa présence montrer Sa victoire.

Le christianisme est facile, il suffit de céder à l'attrait qui nous a amenés ici.

Je suis sûr que la Vierge et don Giussani nous soutiendront dans ce geste, dans ce sacrifice, parce que nous pouvons participer, comme eux, à la victoire puissante de Jésus Christ ici et maintenant.



## MESSE

### HOMÉLIE DE DON PINO

Ce jour-là, il a répondu d'une manière extraordinairement surabondante au besoin et à l'attente de ces hommes. Levant les yeux, il vit une foule immense qui le suivait. Ce jour-là, ils étaient cinq mille, aujourd'hui nous sommes cinq fois plus, avec les mêmes besoins, avec les mêmes tentations, avec un cri encore plus grand, parce que l'histoire est plus grande.

De même qu'à ce moment-là il a utilisé le peu qu'ils avaient pour multiplier le pain, il utilise en cet instant-ci ce que nous sommes pour le miracle de notre changement ; il utilise notre liberté qui est un cri, ou même seulement un souffle et une demande, et cette demande est sûre, parce que cette œuvre, cette Fraternité ne vient pas de l'homme, mais vient de Dieu, de Dieu à travers l'homme.

## *Samedi 29 avril, le matin*

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano en ré mineur n° 20, K 466*

*Clara Haskil, piano*

*I. Markevitch – Orchestre des Concerts Lamoureux*

*« Spirto Gentil », Philips (Universal)*

***Don Pino.*** En plein temps pascal, nous commençons notre rencontre du matin, non pas avec le *Regina Coeli* mais avec l'*Angelus* qui est le cri qui, jour après jour, réveille notre conscience au fait que nous sommes chrétiens non pas à cause d'une éthique, non pas à cause d'une grande idée, mais à cause de l'Événement d'une rencontre avec une Présence : l'annonce de l'ange qui réveille en nous la liberté, le « oui » comme il a fleuri sur les lèvres de la Vierge qui accepte la compagnie humaine de Jésus Christ pour cheminer vers le destin, pour cheminer vers le destin de chacun de nous.

*Angelus*

*Laudes*

### ■ PREMIÈRE MÉDITATION

## *Notre cœur ne s'est pas perdu*

***Julián Carrón.*** Qu'avons-nous de plus cher ? « Ce que nous avons de plus cher [dans notre vie], est Jésus Christ lui-même, parce qu'en Lui demeure corporellement toute la plénitude de la Divinité. »<sup>5</sup> Et je crois ne pas me tromper en interprétant le désir de nous tous qui sommes ici aujourd'hui ; le plus grand désir que nous avons, c'est que Jésus Christ devienne de plus en plus cher : pour ceux qui participent pour la première fois parce qu'ils ont le pressentiment de la beauté de Jésus Christ, et pour les plus anciens afin que s'accomplisse toujours plus la promesse de la rencontre.

Mais comment l'amour envers Jésus Christ peut-il grandir ? Seulement par l'expérience de l'exaltation de l'humanité de chacun de nous, par l'expérience d'un surcroît d'humanité, de plénitude de vie, d'intensité de vivre chaque instant.

Telle a toujours été la préoccupation de don Giussani : le caractère raisonnable de la foi. Notre méthode, disait-il, a un but : « Montrer que la foi correspond aux exigences de la vie », parce que « j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire. [...] Montrer que la foi correspond aux exigences de la vie [...] signifie que la foi correspond aux exigences fondamentales et originelles du cœur de chaque homme, [...] exigences fondamentales avec lesquelles un homme, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, juge tout, en dernière analyse, juge tout. »<sup>6</sup>

Le charisme que nous avons rencontré, vous disais-je dans la lettre que j'ai envoyée aux membres de la Fraternité, nous fascinera de plus en plus seulement si ce « plus » d'humanité, cette évidence de la correspondance de Jésus Christ aux exigences du cœur, devient expérience dans notre vie quotidienne : car c'est ainsi que notre foi a commencé, comme nous l'a rappelé le Pape dans son encyclique *Deus caritas est* : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive ».<sup>7</sup>

La rencontre, c'est le moi de chacun d'entre nous qui est frappé par la présence de Jésus Christ : frappé parce qu'il correspond aux exigences du cœur, c'est-à-dire qu'il réalise ces exigences en les accomplissant. Pour cette raison, depuis le début, le test du christianisme a été cet accroissement du moi, ce « plus » de notre moi.

Dans la rencontre, mes amis, la méthode de chaque pas du chemin se révèle. Que veut dire l'accroissement du moi, l'événement du moi ? Le réveil du moi, l'ouverture de la raison, une plus grande capacité d'affection, une plus grande capacité de se tenir de toute sa personne face au réel.

La rencontre avec Jésus Christ n'élimine pas le sens religieux, au contraire, elle le réveille. Don Giussani disait : c'est la perception de cet événement de Jésus Christ qui suscite à nouveau et affermit les évidences originelles qui constituent le sens religieux, c'est-à-dire qui donne au moi une plus grande capacité de se tenir face au réel, de vivre tout intensément. Pour cela, il est alarmant de s'apercevoir que « nous ne sommes pas » dans le réel.

Un de nos amis nous disait : « Hier soir, je suis allé rendre visite aux amis de la *Cometa*<sup>8</sup> à Côme. Et cela a été comme un coup de tonnerre, parce que je me suis trouvé face à une réalité qui, telle qu'elle était, m'interpellait. Peu importait comment j'étais arrivé là hier soir, embarrassé par les choses

que j'allais devoir faire les jours suivants, tourmenté par une certaine fatigue, par certaines pensées : cela m'a bouleversé. Cela a été le choc d'une chose absolument surprenante, que je n'imaginai pas, bien que d'autres me l'aient déjà racontée. Tandis que j'étais là à dîner, je me suis demandé : mais où suis-je donc lorsque je travaille, lorsque je rentre à la maison ? Où suis-je, moi, par rapport à eux qui vivent une présence totale, absolue, face à Jésus Christ, avec ces enfants qui vont et viennent, qu'on leur enlève, un jour oui, un jour non, avec cette capacité d'attention que je n'ai pas moi-même à l'égard de mes enfants auxquels j'ai donné le jour avec ma femme ? Et je me suis senti blessé, et reconnaissant, face à cette chose que j'ai vue. »

« Mais moi, où suis-je ? ». Où est mon moi lorsqu'il travaille, lorsqu'il se lève le matin, lorsqu'il est bloqué dans les affaires quotidiennes ? Moi, suis-je présent dans ce que je fais ? Voici le vrai visage du nihilisme qui nous saisit nous aussi : on le voit au fait que nous ne sommes pas présents à ce que nous faisons. C'est un défi à notre foi : Jésus Christ continuera à nous intéresser s'il est en mesure de répondre aux besoins du moi, au besoin présent de vivre le travail, les rapports avec ses enfants, les préoccupations que nous avons. Le discriminant, c'est le présent. Si nous ne vivons pas le présent, si Jésus Christ ne répond pas dans le présent – nous le savons tous – des doutes commencent à émerger quant à la capacité de Jésus Christ de répondre à nos besoins actuels. C'est vrai que nous avons fait une rencontre, mais nous ne pouvons pas vivre de rente.

## 1. Le moi dans le présent

La dramatique situation dans laquelle nous nous trouvons souvent est décrite de façon géniale par l'un des personnages du roman de Graham Greene *La Fin d'une aventure*. Ce personnage dit : « Pour moi, le présent n'est jamais maintenant. »<sup>9</sup> C'est terrible ! « Pour moi, le présent n'est jamais maintenant. »

Voici la caractéristique du monde moderne, comme nous le dit Péguy : « Le monde moderne opère un immense, un total déversement du présent. [...] Par dessus cette immense barre de raidissement, par dessus cette immense barre de déverser le monde moderne opère un immense, un total déversement du présent. »<sup>10</sup>

La modernité était partie avec le désir de reprendre le réel pour elle, de la réalité tout entière jusqu'au moi, jusqu'à affirmer sa totale autonomie, et maintenant tout lui échappe des mains.

Pascal l'explique de manière réellement poignante : « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à

venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexions le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. [...] Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. [...] Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »<sup>11</sup>. Alors nous nous contentons, et ainsi la vie devient beaucoup plus difficile à vivre.

Au quotidien, nous payons le prix de ce conformisme, comme le dit Pavese : « La vie de l'homme se déroule là-bas dans les maisons, dans les champs. Devant le feu et dans un lit. Et chaque jour qui pointe te place devant la même fatigue et les mêmes défaillances. C'est un dégoût, à la fin. La bourrasque rénove la campagne – ni la mort ni les grandes douleurs ne découragent. Mais la fatigue interminable, l'effort pour rester vivant d'heure en heure, la vue du mal des autres, du mal misérable, fastidieux comme les mouches d'été – c'est là une vie qui vous coupe les jambes. »<sup>12</sup> Vivre, d'heure en heure, nous coupe les jambes.

La seule manière que nous pressentons pour nous échapper du présent est de fuir le moi, comme le décrit Ibsen : « Ô soleil admirable, tu as versé tes rayons dans une pièce vide : le maître de maison était toujours dehors. »<sup>13</sup> Nous sommes le maître de maison, toujours dehors, à moins qu'une douleur lancinante ou une peur terrible, anormale, nous fasse pour un instant rentrer dedans.

Mais qu'est-ce qui se révèle dans le fait que je ne suis pas dans le réel, au point que j'ai du mal à me supporter et que je dois fuir de chez moi ? Cela nous arrive après la rencontre faite, et non pas avant : alors qu'est-ce que Jésus Christ pour nous ? Si je ne suis pas là, qu'est-ce que la présence de Jésus Christ ? De quoi parlons-nous lorsque nous parlons de Jésus Christ ? Quelle expérience faisons-nous de cette Présence ? S'agit-il de rêves ?

Si Jésus Christ ne me rend pas présent avec mon moi tout entier, s'il ne me prend pas et ne me rend pas présent à tout ce que je fais, que veut dire « Jésus Christ » ? C'est un simple nom qui ne parvient pas à entraîner mon moi. Que nous le voulions ou non, mes amis, avec le temps il ne nous intéresse plus et ne constituera plus la chose à chaque fois plus chère. Pour cela, le plus urgent est que Jésus Christ ne reste pas un simple

nom mais puisse devenir de plus en plus réel, de manière à rendre présent le moi dans le réel.

Don Giussani nous dit que pour affronter la personne de Jésus Christ, il faut une humanité, une possibilité de correspondance avec Lui. Dans *Le défi de la foi chrétienne*, don Giussani écrit : « En affrontant le thème de l'hypothèse d'une révélation et de la révélation chrétienne, rien n'est aussi important que la question concernant la situation réelle de l'homme. Il ne serait pas possible de se rendre pleinement compte de ce que veut dire Jésus Christ si, avant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. En effet, Jésus Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus Christ. » Et il finit en disant : « Sans cette conscience [tendre et passionnée de moi-même], même le nom de Jésus Christ devient un simple nom »<sup>14</sup> et un simple nom ne nous rend pas présents au réel, ne nous saisit pas.

Je peux reconnaître ce qu'est Jésus Christ si je prends conscience de mon moi. D'habitude, nous tendons à être dialectiques : si nous parlons du cœur, du moi, nous avons l'impression de laisser Jésus Christ en dehors ; et si nous parlons de Jésus Christ, nous avons l'impression d'exclure le cœur.

La force du charisme avec lequel nous avons rencontré et appris le christianisme réside dans le fait de nous rappeler en même temps au moi et à Jésus Christ, de ne jamais parler de l'un sans l'autre. La fascination qu'exerçait don Giussani était précisément due au fait qu'il parlait du moi d'une manière qui était impossible à moins que ce moi fût envahi par Jésus Christ ; il parlait de Jésus Christ avec toute l'intensité humaine de son moi. C'est bien autre chose qu'un dualisme, bien autre chose qu'un simple nom !

Ainsi, il y a des années, don Giussani disait : « En ce moment de l'histoire, où une lourde responsabilité en matière de changement et d'exemple pèse sur nous, il faut que le sujet chrétien soit bien solide ». Et il ajoutait : « Le sujet chrétien est solide lorsque : 1) *il est solide humainement*, c'est-à-dire lorsqu'il affirme son propre cœur face à toute chose ; 2) *il reconnaît Jésus Christ*, sans lequel l'affirmation de son propre cœur s'effrite ». <sup>15</sup>

Le cœur est Jésus Christ. La seule possibilité pour que Jésus Christ ne devienne pas un simple mot est qu'il se rende présent au cœur de l'homme comme réponse ; la seule possibilité pour que le cœur de l'homme ne s'effrite pas est Jésus Christ.

## 2. Le cœur

Nous nous rappelons tous comment commence *À la Recherche du visage humain* : « Le suprême obstacle à notre cheminement humain est la “négligence” du moi. C’est dans le contraire d’une telle “négligence”, c’est-à-dire dans l’intérêt pour son propre moi, que réside le premier pas d’un cheminement véritablement humain. Il pourrait sembler évident que l’on ait cet intérêt, alors que ce n’est pas du tout le cas : il suffit de regarder ces grands lambeaux de vide [lorsque nous ne sommes pas présents à nous-mêmes] qui s’ouvrent dans le tissu quotidien de notre conscience et toutes ces pertes de mémoire ». <sup>16</sup>

Mais cette négligence du moi – insiste-t-il toujours – a à voir avec la foi. La raison pour laquelle les gens ne croient plus ou bien croient sans croire (c’est-à-dire réduisent le fait de croire à une participation formelle, rituelle, à des gestes ou bien à un moralisme), c’est qu’ils ne vivent pas leur propre humanité, qu’ils ne sont pas impliqués avec leur propre humanité.

Que veut dire s’impliquer avec sa propre humanité ? S’impliquer avec son propre moi tel qu’il est, tel qu’il m’a été donné.

Le moi est l’événement d’un cœur, c’est-à-dire d’une réalité que l’on peut décrire dans ses désirs et dans ses exigences qui se réfèrent toutes à un désir et s’appuient toutes sur un désir, sur une exigence de fond qui ne peut être accomplie, parce que plus on l’approfondit et plus le désir augmente.

Le moi humain est un événement qui a comme caractéristique propre ce que la Bible appelle « cœur », un désir inépuisable de bonheur et d’accomplissement. S’impliquer avec sa propre humanité, c’est prendre au sérieux ce cœur, ce désir inépuisable de bonheur et d’accomplissement. C’est bien autre chose que de réduire le cœur à un sentiment ! C’est ce désir inépuisable, cette disproportion structurelle qui nous constituent.

Pourquoi s’impliquer avec ce cœur ? Parce que ce cœur, nous dit don Giussani, est le critère fondamental avec lequel nous affrontons les choses, c’est le critère ultime pour découvrir la vérité de l’homme, pour identifier le vrai.

Ce critère, qui est le cœur et avec lequel nous sommes lancés dans la confrontation universelle avec toute chose, possède deux caractéristiques.

a) C’est un critère *objectif*. Je lis : « Le critère fondamental, nous dit le premier chapitre du *Sens religieux*, avec lequel affronter les choses est le critère objectif avec lequel la nature lance l’homme dans la confrontation universelle, en le dotant de ce noyau d’exigences originelles, de cette expérience élémentaire que toutes les mères transmettent à leurs enfants » <sup>17</sup>, cette expérience élémentaire, c’est-à-dire le cœur. Nous doutons toujours que le

cœur soit objectif. Non, le cœur est ce critère objectif, et le génie de don Giussani a été de reconnaître cela. Pourquoi est-il objectif ? Parce qu'il nous est donné avec notre nature ; cette disproportion que nous trouvons en nous-mêmes, ce désir inépuisable de bonheur et d'accomplissement, nous ne nous les donnons pas nous-mêmes, nous ne pouvons pas les manipuler nous-mêmes, nous les portons en nous que cela nous plaise ou non : c'est objectif, c'est donné. Et le génie de don Giussani consiste à reconnaître ce critère objectif à l'intérieur du sujet et à reconnaître, en même temps, que ce critère n'est pas manipulable par le sujet. Voilà la modernité vraie, très belle, de don Giussani : affirmer le sujet, mais dans le sujet affirmer un critère donné, objectif.

b) La seconde caractéristique, est que ce critère est *infaillible*. Oui, vous avez bien entendu, infaillible. En tant que critère, nous dit don Giussani dans *Si può (veramente?!) vivere così?*, les exigences élémentaires sont infaillibles. Ce critère est tellement objectif et infaillible qu'il dévoile continuellement la fausseté des images que nous nous faisons du cœur, parce que plus nous nous impliquons avec le réel, quelle que soit l'image que nous nous faisons, et plus l'expérience dévoile la fausseté des images.

Je donne un exemple. Je connais deux fiancés qui vont se marier. Ils commencent à se préparer, ils parlent avec l'une de leurs amies et celle-ci leur lance un défi, surtout au garçon : « Regardez bien si l'autre vous correspond vraiment ». Le garçon se fâche de ce dialogue et lui dit : « Mais comment te permets-tu ? Cela fait des années que j'attends cette fille : je l'avais rencontrée à l'école, puis chacun avait fait son chemin. Maintenant que je l'ai retrouvée, tu me poses cette question : mais tu es folle ? ». Sans s'effrayer, lors de la rencontre suivante, l'amie le regarde dans les yeux et lui demande encore : « Mais te correspond-elle, oui ou non ? Est-elle en mesure d'accomplir le désir inépuisable de ton cœur ? ». « Non », répondit le garçon. On peut s'énerver tant que l'on veut à cause d'une image que l'on a du cœur, de ce qui correspond, mais lorsqu'on le vérifie dans l'expérience on se rend compte qu'il existe un critère non manipulable qui fait comprendre ce qui correspond.

Une autre personne m'écrit : « Pendant longtemps, j'ai pris mes désirs pour des rêves. Au début, je percevais clairement que Jésus Christ était la réponse au désir de mon cœur, et puis, chemin faisant, je me suis dit : à telle chose, il ne peut pas répondre. Et ainsi, j'ai fait taire mes désirs. Cette année, en écoutant le rappel sur le cœur, je me suis rendu compte que j'ai pris les désirs de mon cœur pour des rêves et maintenant je m'aperçois que ce que nous sommes en train de nous dire a réveillé mon cœur, dévoilant sa véritable nature d'attente. » Nous nous rendons compte de cette nature objective



et infaillible du cœur lorsque nous nous impliquons véritablement dans le réel, dans ce que nous vivons, non pas lorsque nous le pensons en dehors de l'expérience. C'est dans l'expérience que le cœur se dévoile avec cette objectivité et cette infaillibilité qui nous tirent de n'importe quelle erreur.

D'habitude nous confondons le cœur comme *critère* (ce dont je suis en train de parler), qui est infaillible (cette disproportion structurelle est infaillible, je ne me la suis pas donnée moi-même), et le cœur comme *jugement*, parce que bien souvent on peut mal appliquer le critère, comme – pour citer un exemple banal – on peut mal appliquer une formule de mathématique pour certains types de problèmes : elle est vraie, mais on peut l'appliquer mal. Le fait que j'applique mal la formule ne veut pas dire que la formule est fausse ou bien que je doive douter de la formule ; je dois au contraire apprendre à l'utiliser. Le cœur est infaillible comme critère mais il est faillible comme application, comme jugement il peut être mal appliqué. Les erreurs dans son application ne peuvent pas mettre en doute la validité de la formule. Ainsi, puisque c'est décisif, nous dit don Giussani, pour reconnaître Jésus Christ, la première chose, c'est que nous avons cette affection envers notre cœur, notre moi, cette tendresse envers nous-mêmes. C'est une conscience attentive, tendre et passionnée de moi-même, c'est-à-dire de mon cœur, qui peut me permettre d'admirer et de reconnaître Jésus Christ. Ainsi, c'est cette tendresse envers moi-même qui peut m'aider à reconnaître Jésus Christ.

« L'homme, disait-il, doit dire "moi" avec un peu de cet amour de Celui qui l'a créé, parce que si l'homme est fait à l'image de Dieu, il n'est rien qui le fasse plus imiter Dieu que l'amour envers lui-même. »<sup>18</sup> Et cet amour envers soi n'est pas envers un « soi » abstrait mais envers son propre moi concret, tel que nous sommes faits. Le cœur est l'instrument fondamental d'un chemin humain. C'est pour cela, et pas par hasard, que don Giussani l'introduit au début du parcours humain (le premier chapitre du *Sens religieux*). Ne pas utiliser le cœur comme critère de jugement de toute chose, ce qui revient à ne rien juger, nous amène à la confusion totale dans laquelle nous nous retrouvons bien souvent. Comme le dit Hannah Arendt : si l'on ne juge pas, « on peut changer tous les faits et rendre vrais tous les mensonges. [...] La réalité [...] est devenue un aggloméré d'événements en continuelle mutation et de slogans où une chose peut être vraie aujourd'hui et fausse demain. [...] Ce contre quoi l'on vient buter n'est pas tant l'endocrinement que l'incapacité ou l'inaptitude à distinguer entre faits et opinions. »<sup>19</sup>

Si l'on n'utilise pas le cœur, si l'on ne compare pas tout avec le cœur, le moi s'affaiblit, la personnalité du moi s'amoindrit et cela nous rend de plus

en plus fragiles et confus face à tout ; la vie, qui nous est donnée pour l'aventure passionnante de connaître à chaque fois davantage le sens de tout en jugeant tout avec les exigences du cœur, devient de plus en plus confuse.

« Nous vivons, dit Finkielkraut, à l'heure des *feelings* : il n'y a plus ni vérité ni mensonge, ni stéréotype ni invention, ni beauté ni laideur, mais une palette infinie de plaisirs, différents et égaux. »<sup>20</sup>

Tel n'est pas le cas, au contraire, de celui qui, habitué à utiliser son cœur comme critère de jugement, commence à tout juger, comme le décrit Guardini de manière géniale : « Tout ce qui est fini est défectueux. Et le défaut constitue une déception pour le cœur, qui désire ardemment l'absolu. La déception s'amplifie et devient le sentiment d'un grand vide... Il n'est rien pour lequel il vaille la peine de vivre. Et nulle chose n'est digne que l'on s'occupe d'elle. »<sup>21</sup> Ce qui est fini nous cause une insatisfaction particulièrement violente et c'est pour cela que nous nous arrêtons, que nous nous en effrayons, mais c'est seulement le premier pas. Guardini poursuit : « C'est bien l'homme mélancolique qui est le plus profondément en rapport avec la plénitude de l'existence. [...] L'infini témoigne de lui-même, dans le secret du cœur. La mélancolie est l'expression du fait que nous sommes des créatures limitées, mais nous vivons au seuil de [...] l'"absolu" ; [...] nous vivons au seuil de chez Dieu. Nous sommes appelés par Dieu, choisis pour l'accueillir dans notre existence. La mélancolie est le prix de la naissance de l'éternel en l'homme. La mélancolie est l'inquiétude de l'homme qui s'aperçoit de la proximité de l'infini ».<sup>22</sup>

Kafka lui aussi reconnaissait le critère du cœur : un « centre de gravité », l'appelait-il.

Il écrit : « Moi aussi, comme quiconque, j'ai en moi, depuis la naissance, un centre de gravité que même l'éducation la plus folle n'a pas pu déplacer. J'ai encore ce centre de gravité mais, d'une certaine manière, il n'y a plus de corps relatif ».<sup>23</sup> Bien qu'il n'y ait plus le corps relatif, le centre de gravité existe ; je me rends compte que le corps relatif n'existe pas parce que le centre de gravité existe.

Mais Kafka lui aussi, qui dit qu'il n'y a pas de corps relatif à ce centre de gravité, le désire. C'est mortel ! Nous ne pouvons pas ne pas continuer à désirer, comme il l'affirme encore dans ses *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin* : « Cette vie-ci semble insupportable, une autre inaccessible. On n'a plus honte de vouloir mourir ; on demande son transfert de la vieille cellule, qu'on hait, pour une nouvelle, que l'on apprendra bientôt à haïr ».<sup>24</sup> C'est le mécanisme habituel : changer la circonstance (d'une cellule à une autre). Mais pour Kafka aussi, comme pour nous tous, nous espérons « que pendant le transfert le maître viendra à passer dans le couloir, jettera un

regard sur le prisonnier et dira : «celui-là, ne le rentrez pas en cellule. Il vient chez moi” ». Il aimerait qu’il y ait le « corps relatif » : quelqu’un qui s’approche, entre une cellule et une autre. Or, le corps relatif de ce centre de gravité existe.

« Le cœur de Jean et André, ce jour-là, avait rencontré une présence qui correspondait de manière inattendue et évidente au désir de vérité, de beauté, de justice qui constituait leur humanité simple et non présomptueuse. Dès lors, bien que le trahissant et se méprenant mille fois, ils ne l’abandonneront plus et deviendront “siens” ».<sup>25</sup>

Le corps relatif à ce centre de gravité que constitue le cœur existe. Pourquoi existe-t-il ? Parce qu’ils sont devenu « siens » pour toujours.

### **3. Jésus Christ**

Comment ont-ils reconnu le corps relatif à leur centre de gravité ? « Nous pouvons seulement reconnaître, disait le cardinal Ratzinger il y a des années, ce qui produit en nous une correspondance ».<sup>26</sup> Nous pouvons reconnaître ce qui correspond à notre cœur, le critère ultime de jugement, si quelque chose que nous rencontrons dans la vie prend notre cœur tout entier, de sorte que nous devenons Siens.

Voilà l’événement. « La vérité, dit Werfel, réside seulement dans la puissance d’un événement et non dans les cris des penseurs ».<sup>27</sup> La seule en mesure de nous rendre présents à nous-mêmes tout entiers, maintenant, est quelque chose qui arrive. Voilà la vérité : un événement. Lévinas écrit : « Le bien [...] s’est saisi du sujet avant que le sujet n’ait eu le temps – c’est-à-dire la distance – nécessaire au choix. Il n’y a pas asservissement plus complet que ce saisissement par le bien, que cette élection, certes. »<sup>28</sup> Un Bien qui s’empare du sujet : comme la présence de Jésus Christ qui s’empare du cœur de Jean et André.

Voilà l’enchevêtrement entre le moi et Jésus Christ. D’une part, le cœur, qui empêche de succomber à n’importe quelle réduction du christianisme, à une éthique, à un discours ou une organisation, parce que ceux-ci ne prennent pas notre moi. D’autre part, Jésus Christ, que l’on ne peut réduire à aucun discours ou à aucun moralisme, parce que ces derniers ne nous rendent pas présents au réel, ne nous prennent pas notre cœur.

Être pris, devenir Siens est la constante vérification de la présence ou non de Jésus Christ. Nous avons rencontré Jésus Christ comme Jean et André l’on rencontré, à travers une correspondance qui survient. Lorsque ceci n’arrive plus, nous ne parlons pas de Jésus Christ, nous parlons d’autre chose. On voit que nous reconnaissons que Jésus Christ est là, à la capacité

du moi d'être pris tout entier, tout entier présent dans le réel maintenant, et cela requiert une présence de chair, historique. Comme le disait saint Bernard : « L'amour du cœur est en quelque sorte charnel, car il oriente l'affection du cœur humain surtout vers la chair du Christ et vers ce que le Christ a fait ou commandé aux jours de sa chair. [...] Voilà, à mon sens, le motif principal pour lequel le Dieu invisible voulut "être vu" dans la chair et "vivre en homme parmi les hommes". Il voulait ramener d'abord à l'amour salulaire de sa chair toutes les affections des hommes charnels, qui ne pouvaient aimer que charnellement. Ainsi, il les conduisait par degrés à l'amour spirituel. »<sup>29</sup>

C'est ce que nous a rappelé le Pape dans son encyclique : « La véritable nouveauté du Nouveau Testament ne consiste pas en des idées nouvelles, mais dans la figure même du Christ, qui donne chair et sang aux concepts – un réalisme inouï » et de cette manière il nous attire, il nous attire à lui, comme il a attiré Jean et André. Il est toujours celui qui donne et nous attire en haut vers lui, dit le Pape, et ainsi nous devenons Siens. « Nous ne recevons pas seulement le *Logos* incarné de manière statique, mais nous sommes entraînés dans la dynamique de son offrande. »<sup>30</sup>

Pris. Don Giussani nous disait dans la « Page une » du *Traces* de Noël 2005 : « Se sentir pris par l'amour qui nous a pris, par Celui qui nous a pris, se sentir pris par cette Présence, se sentir pris par ce qui est arrivé, la présence de ce qui est arrivé [...] *est une tendresse* un million de fois plus grande, plus aiguë, plus pénétrante que celle d'un homme qui serre dans ses bras la femme qu'il aime, ou un frère son frère. »<sup>31</sup>

Quelqu'un est arrivé, et nous a pris si puissamment qu'il a pris tout notre cœur. Si l'on ne se sent pas pris de cette manière, cette coïncidence est impossible : il reste une distance entre le présent et le moi. Et s'il ne nous prend pas, qu'est Jésus Christ alors, de quoi parlons-nous lorsque nous parlons de Jésus Christ ? On dirait une abstraction. Mais don Giussani nous dit : ce qui nous semble être une abstraction n'est pas Jésus Christ, parce que Jésus Christ est si puissant, si réel, si fascinant, qu'il est plus puissant que l'embrassement, mille fois plus puissant que l'embrassement d'un homme pour sa femme.

Un moi, avec toute l'exigence du cœur, tout entier pris par la présence de Jésus Christ : on ne comprend pas ces choses en raisonnant, mais en regardant l'expérience. On se rend compte qu'on est présent en regardant son expérience, comme lorsqu'on est amoureux et qu'on est tout bloqué, tendu, face au visage de la personne aimée, et l'on se rend compte, en regardant son expérience, qu'on est là, présent, de tout son moi. C'est pour cela qu'il faut regarder cette expérience à l'intérieur de la conscience de l'identité, dit

don Giussani, entre toi et moi, de toi avec moi, mieux, à l'intérieur de la conscience de cet événement qui s'est inséré en moi, de ce Toi qui es moi. Moi, où suis-je ? Je suis là où est un Tu comme cela, où est un Tu de Jésus Christ si réel au point de prendre tout mon moi.

C'est non seulement la méthode de la rencontre, mais aussi celle de chaque pas du chemin ; ainsi, si nous laissons le cœur de côté, nous ne pouvons pas reconnaître Jésus Christ, parce que la méthode a toujours été celle-ci : un moi qui surprend continuellement dans le présent la correspondance avec Jésus Christ. Le cœur n'est pas une complication à laisser de côté mais la ressource pour découvrir, pour reconnaître Jésus Christ. Ce n'est pas une prémisses, c'est le critère pour reconnaître ce qui nous correspond.

« Pendant des années, me disait une personne, j'ai eu peur de mon cœur, je sentais mon cœur, mais je ne savais pas comment le traiter. Maintenant, je peux regarder quelqu'un qui n'a pas peur de mon cœur et je peux enfin me traiter de manière différente, sans censurer ni cacher mes sentiments, en commençant à dire "moi" de tout mon être. Cela ne m'enlève pas la difficulté ou la peur mais je peux regarder un chemin déjà parcouru et sûr, et qui est maintenant indiqué et offert à ma liberté ».

Une autre personne me disait : « J'ai pris un instant pour t'écrire la réaction que j'ai eue au dîner de l'autre jour. C'est une immense gratitude, parce que même si mon travail me plaît et que tout va plutôt bien, de temps en temps, j'ai l'impression que mon cœur éclate devant le fait que je désire plein de choses : apprendre à devenir architecte, faire quelque chose de grand, être avec mon fiancé. Étant donné que les choses vont bien et que, comme mon papa te le faisait remarquer, il faut être réaliste et pratique, l'enthousiasme du début s'émiette toujours, souvent parce que je suis la première à le considérer comme ingénu [vous voyez : s'il ne correspond pas, nous le considérons ingénu, après la rencontre faite]. tre face à toi et à tes amis, qui vivez sans réduire le désir qui vous pousse à faire les choses, libère le cœur ».

Une rencontre qui arrive à nouveau dans le présent et qui, même si je la considère ingénue, libère le cœur de nouveau. Pour s'approcher de Jésus Christ, il n'y a pas besoin d'un moi avec des particularités. « S'approcher du Mystère ne nécessite qu'une chose, nous disait don Giussani dans le texte sur la confession : la conscience de notre ineptie, qui est plus qu'une nullité, de notre incapacité fondamentale et de notre trahison continue, de notre pauvreté coupable, [...] de nos défaillances, de notre incapacité complice, de notre néant. »<sup>32</sup> Tu vas à cette rencontre comme tu en es capable, comme l'aveugle de Jéricho : « Ils arrivèrent à Jéricho. Et, comme il sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule considérable, le fils de Timée (Bartimée), un mendiant aveugle, était assis au bord du chemin. Quand il apprit que c'était Jésus

le Nazaréen, il se mit à crier : “Fils de David, Jésus, aie pitié de moi !” Et beaucoup le rabrouaient pour lui imposer silence, mais il criait de plus belle : “Fils de David, aie pitié de moi !” Jésus s’arrêta et dit : “Appelez-le.” On appelle l’aveugle en lui disant : “Aie confiance ! lève-toi, il t’appelle.” Et lui, rejetant son manteau, bondit et vint à Jésus. Alors Jésus lui adressa la parole : “Que veux-tu que je fasse pour toi ?” L’aveugle lui répondit : “Rabbouni, que je recouvre la vue !” Jésus lui dit : “Va, ta foi t’a sauvé.” Et aussitôt il recouvra la vue et il cheminait à sa suite. »<sup>33</sup>

C’est une beauté qui persuade les hommes d’une Présence différente qui existe. C’est cette beauté qui nous arrache du néant, c’est cette beauté qui est en mesure d’entraîner le moi et de le rendre présent. Le cardinal Ratzinger le rappelait dans son intervention au cours du Meeting de 2002, en citant Platon : « La beauté arrache notre cœur de l’accommodement du quotidien, de la décadence du néant, du fait de ne pas être présents à nous-mêmes ».<sup>34</sup> Mais Platon ne savait pas quelle était la beauté, il ne donnait pas encore de nom à la beauté.

Un théologien byzantin du XV<sup>e</sup> siècle, Nikolas Kabasilas, donne un nom à l’expérience dont parle Platon. Il dit : « Des hommes qui ont en eux un désir si puissant qu’il dépasse leur nature, et ils quêtent et désirent plus qu’il n’est conforme à l’homme d’aspirer, ces hommes ont été frappés par l’Époux lui-même ; Lui-même a envoyé à leurs yeux un rayon ardent de sa beauté. L’ampleur de la blessure révèle déjà quel est le coup, et l’intensité de la blessure laisse deviner Qui est celui qui a décoché le dard ».<sup>35</sup>

Le cardinal Ratzinger commente : « La beauté blesse, mais c’est justement ainsi qu’elle rappelle l’homme à son Destin », elle réveille l’homme, le rend présent. « La rencontre avec la beauté [de Jésus Christ] peut devenir le coup du dard qui blesse l’âme et, de cette manière, lui ouvre les yeux, au point qu’alors l’âme, à partir de l’expérience, a des critères de jugement »<sup>36</sup> pour reconnaître Celui qui lui correspond.

Un christianisme comme beauté ne peut éviter de blesser constamment, quelle que soit la condition dans laquelle nous nous trouvons, et de rouvrir la blessure. De même que l’on ne peut empêcher les montagnes d’être belles, aucun pouvoir de ce monde ne peut empêcher les montagnes d’être belles ; ainsi, aucun pouvoir de ce monde ne peut avoir le dessus sur le christianisme : il rouvrira toujours la blessure en chacun de nous, il nous reprendra continuellement. Telle est notre espérance : c’est ainsi que Jésus Christ deviendra de plus en plus cher.

« Prend mon âme, disait Jean Leclerq, et imprègne-la de Ta présence. »<sup>37</sup>

## MESSE

### SALUTATION DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR STANISLAW RYLKO PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS

Cher amis, j'adresse de cordiales salutations à vous qui êtes venus si nombreux au rendez-vous annuel des exercices spirituels de la Fraternité. En vous regardant, ma pensée va à tout le peuple de Communion et Libération désormais répandu dans soixante-dix pays des cinq continents et qui, en ces jours, s'unit de manière idéale à ce temps fort de recueillement, de prière, de méditation : une intense rencontre avec le Seigneur qui rassure l'esprit, régénère les forces, recharge notre chemin de sens. Je salue don Julián Carrón auquel je suis profondément reconnaissant à cause du don de son amitié et de la généreuse disponibilité à collaborer avec le Conseil pontifical pour les laïcs. Je salue également le professeur Giorgio Feliciani, vice-président de la Fraternité et fidèle consultant du Conseil pontifical pour les laïcs et qui peut se prévaloir désormais de longues années de précieuse compétence.

Chers amis, heureux de l'invitation à présider cette célébration eucharistique, ma présence parmi vous se veut le signe du lien profond qui, à travers le Dicastère que j'ai l'honneur de présider, vous unit à la chaire de saint Pierre et veut être l'expression de cette paternité affectueuse des pasteurs de l'Église, comme me le disait bien souvent don Giussani à l'égard du mouvement.

Saint Jean, que nous allons écouter, disait : « Si nous disons : "Nous n'avons pas de péché", nous nous abusons, et la vérité n'est pas en nous » (1 Jn 1, 8). Commençons donc notre célébration en nous mettons dans la vérité à l'égard de Dieu et en reconnaissant nos péchés. En esprit de repentance et d'humilité, disons ensemble : *Je confesse à Dieu tout Puissant...*

### HOMÉLIE

1. Très chers amis, ceux qui participent à des exercices spirituels entrent dans un temps qui n'est pas le temps normal, mais un temps sacré, rempli de la présence d'une proximité particulière de Dieu. Les exercices spirituels sont un véritable *kairós*, le temps du passage du Seigneur qui vient rencontrer personnellement chacun d'entre nous. Ils sont le temps où Jésus Christ parle à notre cœur, de manière toujours nouvelle et toujours plus profonde, des choses les plus importantes pour notre vie.

À ce rendez-vous avec le Seigneur, chacun de nous arrive avec le poids de bien des problèmes et d'interrogations qui nous inquiètent parce que, tout

seuls, nous ne parvenons pas à y donner de réponse. L'une en particulier fait l'objet de votre méditation de ces jours-ci : « Où est la vie que nous avons perdue en vivant ? ». Cette question qu'Eliot a formulée avec une géniale pertinence se propose à nouveau avec urgence à notre monde dramatiquement superficiel, insouciant, distrait, confus. « Où est notre vie ? », « Où est ma vie ? ».

Chers amis, il faut aujourd'hui veiller pour que l'on ne nous dérobe pas notre vie ; pour ne pas laisser notre propre identité, notre propre conscience, notre propre liberté à la merci d'une culture laïciste et laïcisante, d'idéologies de différentes tendances, du dictat des modes, de l'opinion dominante du moment. Le risque est réel et nous devons en être conscients. Les exercices spirituels sont alors le moment pour reprendre en mains les rênes de notre propre vie, pour en corriger si besoin la trajectoire et pour renouveler l'engagement à assumer la responsabilité de nos propres choix devant Dieu. Parce que c'est lui le vrai garant de notre personnalité, de notre liberté, d'une vie pleinement réussie et heureuse.

Le besoin de lumière que chacun de nous apporte au rendez-vous des exercices spirituels – besoin de vraie lumière capable de balayer toutes les ténèbres de notre existence – est conforté par la certitude rassurante que saint Jean nous a dite dans la première lecture : « Dieu est lumière, en lui point de ténèbres [...] si nous marchons dans la lumière [...] nous sommes en communion les uns avec les autres. » (*1 Jn 1, 5-7*) Les chrétiens sont appelés à vivre dans l'embrassement de cette lumière, mais non comme des êtres solitaires et isolés mais en communion les uns avec les autres, comme un peuple, comme une Église. Au cours du temps des exercices spirituels, le Seigneur nous invite ainsi à laisser pénétrer de la lumière de ses paroles et de son amour tous les aspects de notre existence, chaque interstice, même les plus éloignés et profonds. Il nous invite aussi à une communion plus profonde avec lui et avec nos frères. Dieu est lumière. Voilà la lumière qui nous transforme et nous fait véritablement renaître, la lumière qui nous fait retrouver le vie « que nous avons perdue en vivant ». Un miracle qui survient dans le sacrement : dans la Réconciliation et dans l'Eucharistie.

2. Si nous marchons vraiment dans la lumière, comme l'écrit saint Jean, nous sommes en communion les uns avec les autres. Nous avons tous besoin de cette compagnie et nous avons particulièrement besoin de la compagnie des saints, maîtres de vie qui nous enseignent bien des choses. Aujourd'hui justement, l'Église célèbre la fête de sainte Catherine de Sienne, docteur de l'Église et sainte patronne de l'Italie. Humble membre du tiers ordre dominicain, Catherine a non seulement eu une incidence sur la vie de son pays mais



aussi sur la vie de l'Église à une époque également obscure pour la papauté. Point de référence et conscience critique pour les pontifes et les grands de son temps, puissamment présente dans les événements du monde et de l'Église, Catherine a été une grande contemplative que Dieu a introduite dans les abysses de son mystère ! Elle décrit en ces termes son expérience la plus intime du Mystère : « Toi, Trinité éternelle, tu es comme une mer profonde dans laquelle plus je cherche et plus je trouve ; et plus je trouve et plus augmente la soif de te chercher. Tu es insatiable ; et l'âme, se rassasiant de ton abîme, ne se rassasie pas parce qu'elle demeure dans la faim de toi, elle te désire toujours plus, ô Trinité éternelle, désirant te voir à la lumière de ta lumière. J'ai goûté et vu par la lumière de l'intellect dans ta lumière ton abîme, ô Trinité éternelle » (*Dialogue de la Divine Providence*). Un extraordinaire commentaire mystique des paroles de saint Jean : « Dieu est lumière, en lui point de ténèbres (*1 Jn 1, 5*). Comme les vierges sages de la parabole évangélique, Catherine est remplie de la sagesse qui vient d'en Haut et peut enseigner beaucoup à nous, hommes et femmes du vingt-et-unième siècle, frappés d'un activisme délétère qui nous fait croire que nous vivons intensément et nous fait au contraire perdre la vie. À nous tous, cette sainte désigne dans la contemplation une dimension indispensable de la vie du baptisé. La sensibilité à l'éphémère, typique de notre temps et de nos sociétés, contamine aussi les chrétiens et nous oublions souvent qu'il n'existe qu'une seule manière de « ne pas perdre la vie en vivant », pour ne pas se faire dépouiller de ce que nous sommes : vivre fortement ancré en Dieu, greffé en lui comme les sarments sur les vignes, c'est-à-dire vivre comme de vrais contemplatifs. Aujourd'hui, une conception de la contemplation qui l'identifie de manière erronée avec une fuite de la réalité est largement répandue. Il n'en est pas ainsi. C'est le contraire qui est vrai : la contemplation du Mystère est lumière qui éclaire les ténèbres et fait voir plus et mieux ; elle est donc la voie pour se retrouver en tant que créatures, en tant que personnes, en tant que fils de Dieu, la voie pour retrouver sa propre vie. « Il est ton Seigneur, prosterne-toi devant lui ! » (*Ps 45 [44], 12*), avons-nous répété dans le psaume responsorial. L'homme n'est jamais autant lui-même et n'est jamais aussi grand que lorsqu'il se prosterne en contemplation devant le mystère fascinant, Dieu. Parce que c'est précisément cet acte de prostration qui exalte sa dignité, qui le rend sujet véritable de ses actions, qui le rend véritablement présent là où bouillonne la vie du monde. C'est une donnée de fait dont je fait l'expérience chaque fois que je visite le grand monastère des Trappistes de Vitorchiano, plongés dans la prière contemplative et extraordinairement présents au cœur de la vie du monde et de l'Église. Les exercices spirituels sont une occasion privilégiée pour redécouvrir dans la

contemplation une dimension porteuse de notre vie chrétienne. La contemplation n'est pas un « plus » facultatif ou accessoire mais un geste nécessaire à chaque chrétien, qu'il soit laïc, prêtre ou religieux. Nous sommes tous appelés à devenir « contemplatifs en action » ! Chers amis, l'ancrage dans le mystère de Dieu, vous qui êtes présents ici aujourd'hui l'avez trouvé dans le mouvement. C'est une rencontre qui vous a fait comprendre que se plonger en Jésus Christ est le chemin pour croître en humanité, pour « être plus », pour être des chrétiens plus présents, et présents d'une manière nouvelle dans la vie de l'Église et du monde, pour retrouver le chemin que nous risquons toujours de perdre. À l'occasion des exercices spirituels, donc, comment ne pas remercier le Seigneur pour cette appartenance importante qui a vraiment changé la vie de chacun et chacune de vous ?

3. Je conclus par une brève allusion à l'événement ecclésial qui nous attend à Rome pour la veille de Pentecôte : la rencontre du Saint-Père avec les mouvements ecclésiaux et les nouvelles communautés. Comme le serviteur de Dieu Jean-Paul II, le Pape Benoît XVI porte une grande affection à ces réalités nouvelles issues de l'Église et, dans son programme pastoral pour l'Église, il réserve un vaste espace au grand signe d'espérance que représentent les charismes que l'Esprit Saint accorde si généreusement à l'Église de notre temps. Le 3 juin prochain, mouvements ecclésiaux et nouvelles communautés sont invités à rendre un témoignage commun de leur amour envers l'Église et de leur fidélité à sa mission dans le monde. Le Pape désire vous rencontrer et ce sera une nouvelle occasion précieuse pour écouter sa parole magistrale, toujours incisive et pénétrante. C'est un événement important que nous ne pouvons manquer. Merci pour la collaboration généreuse de la Fraternité à la préparation de cet événement et je dis à tous : à bientôt sur la Place Saint-Pierre !

### AVANT LA BÉNÉDICTION FINALE

**Carrón.** Je veux remercier en votre nom à tous Son Excellence monseigneur Rylko, avant tout pour le renouvellement et le renforcement de sa paternité à l'égard de l'expérience de notre mouvement, non seulement en vertu de son ministère, mais à cause d'une véritable amitié.

Nous voulons ensuite le remercier d'avoir ainsi soutenu le Saint-Père Benoît dans sa décision de nous avoir convoqués à Rome, le 3 juin prochain : que cela nous aide à une conscience toujours plus vivante de notre appartenance à Jésus Christ et à l'Église dans la fidélité au charisme de don Giussani.

Merci !

**Monseigneur Rylko.** Que ces exercices spirituels portent de nombreux fruits dans la vie de chacun et chacune d'entre vous.

Et encore merci pour ce très beau témoignage de foi que vous êtes en train de rendre ici à Rimini, ces jours-ci. C'est un grand signe d'espérance non seulement pour vous tous mais pour toute l'Église.

Je renouvelle encore mes salutations cordiales à ceux qui nous suivent par satellite, ces technologies modernes qui rendent présent de nos jours ce grand miracle de Pentecôte, de cette présence du Seigneur au milieu de nous.

Alors, merci une fois encore et à bientôt sur la Place Saint-Pierre !

## ***Samedi 29 avril, après midi***

*À l'entrée et à la sortie du salon :*

*Antonín Dvořák, Trio n° 4 en ré mineur, op. 90 « Dumky »*

*Trio de Prague*

*« Spirto Gentil » (Universal)*

**Julián Carrón.** Nous remercions le Patriarche de Venise, Son Éminence monseigneur Angelo Scola, pour le message qu'il nous a envoyé :

« Très chers amis, "On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant". Cette affirmation profonde du toujours plus cher monseigneur Luigi Giussani nous ouvre le cœur et l'esprit au changement. Ce qui arrive maintenant, en fait, dans la compagnie de ceux qui suivent Celui qui est mort et ressuscité pour nous, est Sa présence objective qui assure notre accomplissement. L'amour se fait ainsi commandement parce que, comme nous l'a rappelé le Saint-Père dans l'encyclique *Deus caritas est*, Jésus se donne à nous en tant que Miséricorde vivante et personnelle.

Dans la foi et dans les sacrements de l'Église, se renouvelle cette année encore, à l'occasion des exercices, le miracle de la résurrection de notre moi pour le bien de chacun de nos frères les hommes.

Que la Sainte Vierge accompagne la liberté de chacun à cet humble "oui" à son Fils Jésus d'où surgit, toujours renouvelée, la fascination de l'aventure chrétienne.

Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis, Angelo cardinal Scola ».

Je salue pour leur participation les évêques ici présents. Je salue Son Excellence monseigneur Gianni Danzi, archevêque de Lorette ; Son Excellence monseigneur Luigi Negri, évêque de San Marino-Montefeltro ; Son Excellence monseigneur Giancarlo Vecerrica, évêque de Fabriano-Matelica ; Son Excellence monseigneur Domenico Graziani, évêque de Cassano all'Jonio ; Son Excellence monseigneur Piergiorgio Debernardi, évêque de Pinerolo ; le Révérend Père Massimo Cenci, sous-secrétaire de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

### ■ DEUXIÈME MÉDITATION

## ***La puissance de Sa résurrection (Ph 3, 10)***

Il n'y a qu'une possibilité pour que ce que nous venons de chanter, « Il nostro cuore non si è perduto », que ce que nous venons de chanter, « Il no-

stro cuore non si è perduto », <sup>38</sup> soit vrai : il faut la présence de Quelqu'un qui corresponde de manière exhaustive à notre cœur. Pas n'importe qui : Quelqu'un qui nous corresponde. Sinon, comme cela arrive d'habitude dans la vie, quelque chose nous prend et puis, le temps passant, nous déçoit et à la fin notre cœur se perd. Pas n'importe qui, mais Quelqu'un qui nous correspond, c'est-à-dire Jésus Christ. Quelqu'un qui correspond dans le présent, maintenant. C'est pour cela que saint Paul a raison : « Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi. » <sup>39</sup> Mais Il est ressuscité : « Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. » <sup>40</sup> Voilà la possibilité d'accomplissement de notre cœur.

## **1. La résurrection de Jésus Christ**

C'est ce qui est arrivé d'abord à l'homme Jésus, comme nous l'a expliqué le Pape Benoît XVI au cours de la veillée de Pâques : « Il est ressuscité, il n'est pas ici. » Cette affirmation de l'Évangile nous annonce que Jésus Christ n'est pas resté dans le tombeau, Son corps n'a pas vu la corruption, appartient au monde des vivants. Puis le Pape explique : « En quoi consiste précisément le "fait de ressusciter" ? Qu'est ce que cela signifie pour nous ? » Cela ne signifie pas seulement la réanimation d'un cadavre. Le Pape poursuit : « La résurrection du Christ est bien plus, il s'agit d'une réalité différente. Elle est – si nous pouvons pour une fois utiliser le langage de la théorie de l'évolution – la plus grande "mutation", le saut absolument le plus décisif dans une dimension totalement nouvelle, [...] un saut d'un ordre complètement nouveau, qui nous concerne et qui concerne toute l'histoire. » <sup>41</sup>

Qu'est-il arrivé à Jésus, continue de se demander le Pape ? « Jésus n'est plus dans le tombeau. Il est dans une vie totalement nouvelle. Mais comment cela a-t-il pu se produire ? [...] Il est décisif que cet homme Jésus n'ait pas été seul, n'ait pas été un moi renfermé sur lui-même. Il était un avec le Dieu vivant, tellement uni à Lui qu'il formait avec Lui une unique personne. [...] Sa vie n'était pas seulement la sienne, elle était une communion existentielle avec Dieu et un être incorporé en Dieu, et c'est pourquoi cette vie ne pouvait pas lui être véritablement enlevée. [...] [Parce que la] communion existentielle avec Dieu était concrètement une communion existentielle avec l'amour de Dieu, et cet amour [auquel Jésus s'abandonne] est la vraie puissance contre la mort, il est plus fort que la mort. [Pour cela] la résurrection, conclut le Pape, a inauguré une nouvelle dimension de l'être, de la vie, dans laquelle la matière a aussi été intégrée, d'une manière transformée, et à travers laquelle surgit un monde nouveau. » <sup>42</sup>

L'homme Jésus, qui s'était totalement abandonné à l'amour du Père, a vu comme cet amour, lorsqu'un homme laisse toute latitude à la puissance de l'amour de Dieu, transforme tout son moi ; Sa communion avec le Père a permis à Jésus de vaincre la mort : parce qu'il s'est totalement confié à l'amour de Dieu, il a pu voir la puissance de cet amour, et pour cela Jésus, Jésus ressuscité, Jésus Christ ressuscité peut devenir compagnon pour chacun d'entre nous à chaque instant de notre vie. Nous ne sommes plus seuls avec notre néant, avec notre fragilité, avec nos exigences du cœur : nous sommes accompagnés par Quelqu'un de vivant maintenant.

Les premiers à avoir fait l'expérience de ce que voulait dire sa résurrection ont été les disciples. Les Évangiles n'ont pas peur de les présenter tels qu'ils étaient après le mort de Jésus : égarés (l'Évangile de Matthieu dit : « Tous les disciples, après l'avoir abandonné, s'enfuirent ») ;<sup>43</sup> apeurés (« Ils étaient enfermés chez eux par peur des Juifs ») ;<sup>44</sup> les femmes « s'enfuirent du tombeau parce qu'elles étaient toutes tremblantes » ;<sup>45</sup> les apôtres étaient troublés et pleins de doutes (« Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? ») ;<sup>46</sup> au point que Jésus est obligé de leur reprocher leur incrédulité ; les disciples d'Emmaüs sont déçus (« Nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël »).<sup>47</sup>

Le discriminant est à nouveau le présent. Tout ce qu'ils avaient vu n'avait pas suffi, tous les miracles ne suffisaient pas à les empêcher d'être apeurés, égarés et déçus : la mort de Jésus les avait tourmentés au point de détruire leur espérance. Le « nous espérions » serait resté pour toujours comme une épitaphe de leur aventure avec Jésus. Un souvenir de choses faites dans le passé ne suffisait pas pour le rendre présent maintenant. Et si le présent n'est pas puissant maintenant, le passé commence à s'éloigner et débute la nostalgie.

Mais c'est un réconfort de lire les Évangiles de la résurrection, parce que Jésus ne s'effraie pas de la fragilité de ses disciples (d'un côté, c'était normal : ce n'était pas tous les jours qu'ils voyaient un mort vivant), il s'approche d'eux et doit leur donner le temps et les signes pour attirer toute leur affection.

C'est impressionnant de voir la tendresse de Jésus envers chacun d'eux : « Viens ici Thomas, viens ici ; porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté ».<sup>48</sup> À Marie qui pleure : « “Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?” Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : “Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai.” Jésus lui dit : “Marie !” Se retournant, elle lui dit en hébreu : “Rabbouni !” »<sup>49</sup> En un instant, Marie devient toute présente alors, comme jamais auparavant. À Simon, tout accaparé par la faute de sa trahison, il

adresse une parole désarmante : « Simon, m'aimes-tu ? »<sup>50</sup> Nous pouvons tous imaginer la bouleversante surprise de Pierre. Ils ne sont pas tous seuls avec leur peur, les pleurs et les erreurs. Avec la patiente répétition des apparitions de Sa présence vivante, Jésus permet aux apôtres d'arriver à le reconnaître : « C'est le Seigneur ! »,<sup>51</sup> disent-ils remplis de stupeur lorsqu'ils le voient dans la barque sur la rive. Et après avoir mangé un morceau avec lui, l'Évangile de Jean commente : « Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?" sachant que c'était le Seigneur. »<sup>52</sup> Jésus Christ vivant nous surprend quelle que soit notre situation, sans s'effrayer de rien.

« C'est le Seigneur ! » « "Le Christ est ressuscité", avons-nous lu dans le commentaire que don Giussani a écrit dans *Traces*, est un jugement, [...] un acte de l'intelligence qui dépasse l'horizon habituel de la rationalité et qui saisit et témoigne une Présence qui dépasse de tout côté l'horizon du geste humain, de l'existence humaine et de l'histoire. Ce jugement est donné par notre intelligence dans sa pauvreté originelle, celle qui par sa nature est affirmation de la positivité du réel qui peut se présenter à elle, se proposer ; c'est l'affirmation amoureuse de la réalité »<sup>53</sup> que les disciples avaient face à eux.

« Il est ressuscité » : c'est un jugement, non un sentiment ni un état d'âme qui demain disparaîtra : il est ressuscité, il est là, pour toujours ! « La foi, c'est l'intelligence humaine qui se dépasse elle-même. Et tout cela n'est que grâce, le fait de croire en tant qu'affirmation d'une intelligence soutenue par l'amour pour le réel [c'est-à-dire par Sa présence], par une affection ouverte [...] à ce qui existe vraiment, à ce qui "est" vraiment. »<sup>54</sup>

Et pour les disciples, qu'est-ce qui est véritablement ? Qu'avaient-ils face à eux avec cette présence qui était plus puissante que la mort ? Qu'est-ce qui peut être « plus » être qu'une personne en vie qu'ils avaient déposée dans un tombeau ? C'est pourquoi, « il est impossible d'interpréter la Résurrection du Christ en-dehors de l'ordre physique, et de ne pas la reconnaître comme un fait historique. Il résulte des faits que la foi des disciples a été soumise à l'épreuve radicale de la passion et de la mort [...] de leur maître [...]. La secousse provoquée par la passion fut si grande que les disciples [...] ne crurent pas aussitôt à la nouvelle de la résurrection. Loin de nous montrer une communauté saisie par une exaltation mystique, les Évangiles nous présentent les disciples abattus [ou tristes, ou déçus] [...]. Même mis devant la réalité de Jésus ressuscité, les disciples [restent stupéfaits ou, comme Thomas] doutent encore. [...] C'est pourquoi, conclut le catéchisme, l'hypothèse selon laquelle la résurrection aurait été un "produit" de la foi (ou de la crédulité) des apôtres est sans consistance. Bien au contraire, leur foi dans la Résurrection est née – sous l'action de la grâce divine – de l'expérience directe de la réalité de Jésus ressuscité. »<sup>55</sup>

Pour les reprendre, il ne suffit pas d'un pieux souvenir, ni d'un enseignement, ni des miracles du passé, ni d'une organisation : aucune de ces raisons ne suffirait à expliquer cette foi, cette reprise des apôtres. C'est Lui qui, de manière imposante, a repris chacun dans la situation où il se trouvait, comme en disant à chacun d'entre nous : « N'ayez pas peur, mes amis : dans n'importe quelle situation que vous vous trouviez, je peux vous reprendre si vous vous abandonnez, si vous vous laissez prendre par ma présence ». Mais nous sommes fragiles et cette affirmation amoureuse du réel avec laquelle nous sommes créés, cette affectivité ouverte à ce qui a de la valeur, au vrai réel, comme c'est le cas pour l'enfant, se corrompt à cause de notre fragilité, pourrait, devient la proie des vers, s'estompe et s'évanouit.

C'est pour cela que l'Église, qui nous apporte le message de Jésus Christ ressuscité, qui nous rend présent Jésus Christ ressuscité ici et maintenant, prie ainsi : « Garde ta famille, ô Dieu, avec la fidélité de ton amour ; et soutiens toujours la fragilité de notre existence ». <sup>56</sup> Il faut demander. Le cœur est exigence, c'est-à-dire désir ; la vérité du désir réside seulement dans le fait qu'il devient demande au Seigneur de soutenir notre fragilité, dans la reconnaissance de ce qui est, dans l'adhésion à Sa présence présente, demande de reconnaissance de Jésus Christ, parce qu'il n'y a plus de réalité sans Jésus Christ. Nous sommes plongés dans le grand mystère de la résurrection de Jésus Christ.

## **2. Le Baptême**

« Comment cet événement peut-il effectivement m'arriver ? », se demande encore le Pape lors de la veillée de Pâques. « Il est clair que cet événement n'est pas un quelconque miracle du passé [...]. Il s'agit d'un saut qualitatif dans l'histoire de l'évolution [...] vers un monde nouveau qui, en partant du Christ, pénètre déjà continuellement dans notre monde, le transforme et l'attire à lui. Mais comment cela se produit-il ? Comment cet événement peut-il effectivement m'arriver et attirer ma vie vers lui et vers le haut ? Dans un premier temps, la réponse pourrait sembler surprenante, mais elle est tout à fait réelle: un tel événement me rejoint à travers la foi et le Baptême. [...] Le Baptême signifie précisément ceci, qu'il ne s'agit pas d'un événement du passé, mais qu'un saut qualitatif de l'histoire universelle vient à moi, me saisissant pour m'attirer. » <sup>57</sup> Regardez l'expression qu'emploie le Pape : « me saisissant pour m'attirer. » « Le Baptême est quelque chose de bien différent d'un acte de socialisation ecclésiale, d'un rite un peu démodé et compliqué pour accueillir les personnes dans l'Église. Il est encore bien plus que le simple fait d'être lavé, qu'une sorte de purification et d'embellissement de



l'âme. Il est [...] renaissance, transformation en une vie nouvelle. Comment pouvons-nous le comprendre ? » Le Pape continue de nous introduire à ce mystère.

« Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ».<sup>58</sup> Voilà l'explication de ce qui arrive dans le Baptême : « Je vis, mais ce n'est plus moi. Le moi lui-même, l'identité essentielle de l'homme [...] a été changée. » Le moi de saint Paul existe encore et n'existe plus, « il a traversé une négation et il se trouve continuellement dans cette négation : *c'est moi, mais ce n'est plus moi* [...], cette phrase exprime ce qui s'est passé au Baptême. Mon propre moi m'est enlevé et il s'incorpore à un sujet nouveau, plus grand. Alors mon moi existe de nouveau, mais précisément transformé, renouvelé, ouvert par l'incorporation dans l'autre, dans lequel il acquiert son nouvel espace d'existence. »<sup>59</sup>

Comme vous le voyez, ce que dit le Pape est ce que nous a rappelé don Giussani : « Quelqu'un nous est arrivé »,<sup>60</sup> nous a été donné, donné au point de s'insérer dans la chair et les os, dans l'âme. « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est lui qui vit en moi ». Quelqu'un s'est inséré en moi : Toi, Toi ô Jésus Christ, qui es moi. C'est le changement dont nous avons lu la description dans l'école de communauté : un moi, mais plus qu'un moi, une exaltation ontologique du moi. Don Giussani utilise la même expression que le Pape : « un saut de qualité dans la participation à l'Être. »<sup>61</sup> Voilà le véritable changement qui se produit dans le Baptême, qui fait du moi une créature nouvelle. Si quelqu'un est en Jésus Christ, il est une créature nouvelle. Pour cela, ce qui compte n'est pas la circoncision ou l'incirconcision, mais le fait d'être une créature nouvelle, de vivre chaque instant de la vie avec la conscience de ce Tu qui s'est inséré en moi.

### 3. L'Église

Et ainsi, ceux que Jésus Christ a saisis dans le Baptême forment une seule chose. Le Pape poursuit : « Mais alors qu'advient-il pour nous ? Paul répond : “Vous ne faites plus qu'un dans le Christ” (Ga 3, 28). Non pas une seule chose, mais un, un unique, un unique sujet nouveau [Nous ne sommes pas seuls, il n'y a pas de sujet isolé, le chrétien n'est pas un sujet isolé, ce n'est pas cela !]. Cette libération de notre moi de son isolement, le fait de se trouver dans un nouveau sujet, revient à se trouver dans l'immensité de Dieu et à être entraînés dans une vie [nouvelle]. La grande explosion de la résurrection nous a saisis dans le Baptême pour nous attirer. Ainsi, nous sommes associés à une nouvelle dimension de la vie dans laquelle nous sommes déjà en quelque sorte introduits [...]. Vivre sa vie comme une entrée continue

dans cet espace ouvert : telle est la signification essentielle d'être baptisé, d'être chrétien. [...] La résurrection nous a rejoints et saisis »<sup>62</sup> pour nous rendre présents maintenant en Lui.

Ce n'est rien d'autre que la tradition de l'Église. Comme le disait saint Cyprien : « puisque Celui qui habite au milieu de nous est unique, il lie partout ceux qui sont à lui avec le lien de l'unité ». <sup>63</sup> Nous ne sommes pas tout seuls ! Nous sommes saisis, insérés dans Son corps. L'Église est ainsi l'instrument, le moyen par lequel Dieu se fait compagnie pour nous et « Jésus Christ reste toujours [a dit le Pape le Jeudi Saint] notre contemporain : dans le corps de son Église. »<sup>64</sup>

Pour nous reprendre, le souvenir ne suffit pas, comme le dit Lewis en rappelant sa femme défunte dans *Apprendre la mort* : le souvenir ne suffit pas, je dois penser plus à ma femme et moins à moi-même. « Je ne cesse pratiquement pas de penser à elle. De penser à ce qui faisait la vie de H. : ses paroles, ses regards, ses rires, ses actions à elle. Mais c'est mon esprit à moi qui les choisit et les regroupe. Déjà, moins d'un mois après sa mort, je peux éprouver le début lent et insidieux d'un processus qui va faire de H. telle que je pense à elle une femme de plus en plus imaginaire. Fondée sur le réel, sans aucun doute. Je n'y mêlerai rien de fictif (du moins, je l'espère). Mais le mélange, inévitablement, ne sera-t-il pas de plus en plus le mien propre ? La réalité n'est plus là pour me retenir, pour m'arrêter court, comme la vraie H. l'a fait si souvent, de manière si imprévue, du simple fait qu'elle était totalement elle-même et non pas moi. Ce que le mariage m'a donné de plus précieux, c'était ce choc constant de quelque chose de très proche et de très intime, en même temps que, toujours, à ne pas s'y méprendre, de différent, de résistant – en un mot, de réel. »<sup>65</sup>

Si ce n'est pas comme cela, si Jésus Christ n'est pas présent à travers le corps de Son Église, il devient de plus en plus une imagination de notre part.

Le souvenir ne suffit pas, il faut une présence charnelle, historique, irréductible, qui substantiellement, comme le dit le Pape, me saisit et m'attire. C'est pour cela que l'Église, comme le disait saint Grégoire de Nysse, « est le corps de Jésus Christ, et Jésus Christ est la tête du corps, qui dessine le visage de l'Église avec son caractère, les amis de l'Époux, fixant leur regard sur cette réalité [l'Église], sont rendus plus capables de comprendre : en effet, par l'Église, ils peuvent voir de manière plus transparente l'Époux lui-même qui, par sa nature, est invisible à leur yeux ».<sup>66</sup>

C'est l'Église le visage où transparait l'Époux lui-même. Comme nous l'a dit aussi le Pape dans son encyclique : « Et de même, par la suite, dans l'histoire de l'Église, le Seigneur n'a jamais été absent : il vient toujours de nouveau à notre rencontre – par des hommes à travers lesquels il transparait, ainsi que par sa Parole, dans les Sacrements, spécialement dans l'Eucharistie. »<sup>67</sup>

Ce lieu charnel, historique, qu'est l'Église, nous rejoint à travers le mouvement, à travers notre Fraternité qui a pour but de témoigner la présence de Jésus Christ, de rejoindre chacun d'entre nous, dans le détail de sa situation, pour réveiller continuellement le cœur, pour rendre Jésus Christ présent, pour nous inciter à faire mémoire de Lui.

#### **4. La mémoire**

Le sujet nouveau, la créature nouvelle, est celui qui vit de la mémoire de Jésus Christ, de Quelqu'un qui s'est inséré en nous, qui définit de plus en plus notre propre moi, qui devient la conscience que le moi a de lui-même, comme le tu de la personne aimée devient le contenu de la conscience que le moi a de lui-même. Un Tu qui s'est inséré en moi. Voilà la nouveauté apportée par le Baptême, nous dit encore don Giussani : « Notre moi, lentement, se confond de plus en plus avec Jésus Christ. Dire "moi" veut dire de plus en plus "toi", "Toi, ô Jésus Christ" [...]. L'identité entre Jésus Christ et nous, c'est-à-dire la vie comme mémoire ». <sup>68</sup> Vivre la mémoire, c'est vivre la présence de Quelqu'un qui m'a saisi dans le Baptême, qui s'est inséré en moi, qui est devenu de plus en plus existentiellement présent par la fréquentation d'une compagnie qui me le rend familier, parce que la compagnie de l'Église est irréductible à quelque réduction que ce soit. Aussi, pouvons-nous dire maintenant avec pleine conscience : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant », par amour de Quelqu'un qui arrive maintenant. Seul Quelqu'un qui arrive maintenant peut attirer toute ma vie, tout mon cœur, tout mon amour pour Lui. C'est cela qui remplit la vie de silence.

#### **5. La moralité**

La moralité n'est pas ajouter quelque chose mais reconnaître ce Tu, c'est céder à l'attrait le plus fort de ce Tu présent ici et maintenant, à Sa présence qui s'impose. Et comme le dit Saint Grégoire de Nysse, en regardant cela nous « recevons la ressemblance de la chose sur laquelle notre regard se fixe ». <sup>69</sup>

En fixant notre regard sur Lui, nous devenons comme Lui.

Mario Luzi l'a dit de façon géniale : « Voici la plénitude chrétienne du destin : / être prêt à l'événement, laisser sa force nous traverser / afin qu'il puisse nous refaçonner et nous rétablir ». <sup>70</sup>

La véritable immoralité n'est pas l'incohérence mais l'impénétrabilité, décrite par Werfel : « Jamais de ma vie comme alors je n'ai eu si clairement conscience de l'impénétrabilité des hommes. Mais je ne la ressentais pas comme une donnée de la vie à laquelle il faut s'adapter mais comme quelque

chose de méchant, de contraire à Dieu, comme l'obstacle de tout amour, comme l'origine démoniaque de tout désespoir ». <sup>71</sup> L'impénétrabilité est l'origine démoniaque de tout désespoir, parce que même le péché ne peut pas être un obstacle à Quelqu'un qui s'approche de notre moi, quoi qu'il ait fait, et qui lui demande : « M'aimes-tu ? ». Celui qui se laisse saisir ne peut que dire comme Pierre : « Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime, toute ma sympathie humaine est pour toi, Jésus Christ ». <sup>72</sup> Alors tout repose sur un Autre : « Tu sais tout », je ne possède rien sur quoi m'appuyer, alors mon moi s'appuie sur Jésus Christ.

## **6. Vivre intensément le réel**

Cette affection pour Jésus Christ qui entraîne le moi tout entier nous permet de vivre intensément le réel, d'être pleinement, de toute ma personne, maintenant. La présence de Jésus devient dominante, devient la conscience que j'ai de moi-même, nous permet de demeurer avec tout notre moi présent dans le réel. Nous n'avons pas besoin de fuir, nous avons tout. Mais ce qui est vraiment fascinant, c'est que cela n'annule pas notre moi, n'annule pas le sens religieux, mais exalte notre raison, notre liberté et notre affection parce que cela permet à notre raison de ne pas se fermer sur sa propre mesure mais de regarder le réel sans pouvoir s'ôter Sa présence des yeux.

C'est impressionnant ce que dit don Giussani, et qui passe parfois inaperçu : « Raison et affection : voilà le cœur de l'homme [...]. C'est le cœur – en tant que raison et affectivité – qui est la condition de la saine réalisation de la raison. La condition pour que la raison soit raison [c'est-à-dire ouverture à la réalité selon la totalité de ses facteurs] c'est que l'affectivité l'envahisse et meuve ainsi l'homme tout entier » <sup>73</sup> et empêche ainsi la raison de devenir mesure.

Lorsque la raison n'est pas employée selon sa nature, l'homme n'est pas capable de reconnaître la Présence dans le réel et, en conséquence, cela produit l'ennui, comme le décrit Julien Green : « L'ennui, l'ennui profond, vient de l'absence de Dieu [puis, comme s'il se corrigeait] ou plutôt de notre absence quand Dieu est là, et il est toujours là, mais nous préférons nos misérables ailleurs, et nous y mourons d'ennui ». <sup>74</sup>

C'est au contraire la raison toute prise et grande ouverte par l'affection à Jésus Christ qui nous rend présents au point de reconnaître Sa présence dans la réalité, parce qu'il est toujours présent, mais il faut que la raison ne perde pas sa capacité d'être une raison véritable. Si Dieu est toujours dans la réalité, chaque circonstance est provocation, est suggestion, est signe qui nous pousse à regarder à l'intérieur, à reconnaître le point de fuite de la réalité, qui est Jésus Christ. C'est cela qui permet de respirer dans la circonstance sinon étouffante, c'est

cela qui nous permet de vivre toujours avec nous-mêmes présents maintenant, comme le dit l'une d'entre vous : « La grâce qu'il nous fait en nous prenant est d'une fécondité inimaginable. Moi aussi, dans ma mesquinerie, je me rends compte que, sans la grâce que Jésus me donne, je ne serais pas capable d'aimer les personnes qu'il me donne, je ne pourrais pas m'émouvoir profondément des gens qui meurent continuellement dans les attentats, je ne serais pas capable de prier pour les nouveaux gouvernants. Jésus Christ [et c'est ce qu'il y a de plus beau] en nous rendant un avec Lui, ouvre tout grand notre regard à la réalité tout entière et il n'est rien qui puisse nous rester étranger. »

Le meilleur reste à venir ! C'est la promesse pour tous, et cela dépend du fait que l'affection envers Jésus Christ gagne si puissamment qu'aucune circonstance ne puisse détourner notre regard de Jésus Christ. Tout se joue dans l'espace de ma liberté qui dit « Tu » au Mystère. Dire « Tu » à Jésus Christ, c'est s'apercevoir de Sa continuelle tendresse qui nous surprend chaque matin par la lumière d'un jour nouveau.

« Ce qui caractérise le moi nouveau, c'est la vérité des choses [ce regard grand ouvert], c'est la vérité de la réalité, [...] c'est le fait de s'immerger dans la réalité en tant que vérité ». <sup>75</sup> Et quelle est la vérité de la réalité ? La réalité est Jésus Christ. Mais, pour nous, cela reste une affirmation abstraite.

C'est seulement si Jésus Christ devient le centre de l'affection, comme le devient un mari ou un fiancé, que l'on comprend ce que veut dire que la réalité est Jésus Christ, que tout ce qui existe a Jésus Christ pour signification. « Amore, amore, omne cosa conclama », <sup>76</sup> « Tout consiste en Lui » <sup>77</sup>. Le monde entier, toute l'histoire, consistent en cet Homme vivant et ressuscité, présent au milieu de nous.

Qui es-Tu, Jésus Christ ? Qui es-Tu, toi qui es en mesure d'entraîner le moi tout entier et de faire que tout endroit puisse être un lieu de vie, un espace où l'on peut vivre libre au milieu de n'importe quelle circonstance ? Qui es-Tu ? Je suis content parce que Tu es là. Je suis moi parce que Tu es là, Jésus Christ. C'est pour cela que cette question refait toujours surface : qui es-Tu, Jésus Christ ? C'est cela qui rend la foi raisonnable, qui rend le christianisme raisonnable, c'est cela qui nous fait nous attacher toujours plus à Jésus Christ. La mission, c'est mettre dans le monde un sujet comme celui-là, ce n'est pas faire autre chose.

Un vers génial d'Ada Negri résume tout ce que je voulais dire ces jours-ci : « Tu fus et Tu es tout pour moi » <sup>78</sup>. On pourrait dire de bien des personnes : « tu fus tout pour moi », mais dire non seulement « fus » dans le passé, dans la rencontre, mais « tu es maintenant », dans le présent, c'est bien autre chose. « Tu fus et Tu es tout pour moi ».

## *Dimanche 30 avril, le matin*

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, *Grande Messe en do mineur K 427*

H. von Karajan – Berliner Philharmoniker

« *Spirto Gentil* », Deutsche Grammophon (Universal)

**Don Pino.** L'annonce de l'ange survient maintenant. Toute notre vie, en cet instant, est rejointe par cette fête de certitude, par ce défi à notre liberté. Ainsi, chaque jour, nous ne sommes pas seuls sur notre chemin vers notre destin. La consistance de tout, des visages, des choses, est une Présence amie, amie de notre destin de bonheur dans notre vie.

*Angelus*

*Laudes*

### ■ ASSEMBLÉE

**Giancarlo Cesana.** La première question sur les deux leçons que nous avons écoutées est représentative de l'énorme majorité des questions. Elle concerne une explication qui a déjà été donnée mais qu'il est, je pense, opportun de reposer : « Si le cœur est infallible, pourquoi, de fait, se trompe-t-il si souvent ? ». À cette question, j'en ajoute une autre que je pose directement à Carrón : pourquoi, depuis que l'on vous a confié la responsabilité de chacun de nous, et que vous l'avez acceptée, continuez-vous à insister si résolument, avec une si grande obstination, sur la question du cœur, sur ce mot, « cœur » ?

**Julián Carrón.** Parce que cela a constitué l'une des choses les plus enthousiasmantes depuis que j'ai rencontré le mouvement, parce que cela me mettait entre les mains un critère pour cheminer.

J'ai répété très souvent à don Giussani : « Je te serai toujours reconnaissant parce que tu m'as permis de faire un chemin humain ». Non pas que je n'avais pas la foi : j'étais prêtre depuis dix ans lorsque j'ai rencontré le mouvement, personne ne pouvait me dire que je n'avais pas pris au sérieux la proposition qui m'avait été faite, cependant, il y avait quelque chose dans mon expérience qui n'allait pas, au fond, il restait un dualisme qui ne me permettait pas d'être dans le réel de toute ma personne. C'est pour cela que j'ai été enthousiasmé dès la première page du *Sens religieux*, lorsqu'il

explique la question de l'expérience, il insiste sur le critère qui permet de tout juger, ce qu'il appelle « expérience élémentaire », c'est-à-dire le cœur, avec lequel chacun d'entre nous peut comparer tout ce qui arrive. Et pour moi, depuis ce moment, cela a été une aventure fascinante, et je voudrais que personne ne perde l'opportunité de la faire.

Cela m'a enthousiasmé toujours davantage parce que tout ce qui se produisait commençait à devenir utile pour ma vie, parce que j'apprenais toujours, même lorsque je me trompais, parce que si quelque chose ne me correspondait pas, j'avais appris quelque chose : ce n'était pas cela, mais il existait quelque chose qui correspondait et j'avais les critères pour juger. C'est-à-dire, à travers le cœur, je pouvais toujours juger ce qui correspondait et ce qui ne correspondait pas aux exigences du cœur, et cela me faisait davantage exalter Jésus Christ.

Le cœur ne m'intéresse pas pour le cœur ; il m'intéresse pour Jésus Christ parce que c'est le seul en mesure d'accomplir le cœur et l'on devient de plus en plus enthousiaste de Jésus Christ lorsqu'on est en mesure de saisir la différence entre Jésus Christ et n'importe quelle autre chose. C'est pour cela que je peux vous lancer le défi, à vous tous et à tout le monde, de tout comparer avec votre cœur, car tant que vous ne trouverez pas Jésus Christ, vous ne trouverez pas le seul en qui le cœur peut se reposer. La réalité se rend transparente dans l'expérience. J'avais entendu parler de Jésus Christ mais la réalité de Jésus Christ se rend transparente dans l'expérience, c'est-à-dire dans la comparaison avec mon cœur. C'est pour cela que je ne peux pas laisser le cœur de côté lorsque je parle de Jésus Christ : je découvre continuellement qui est Jésus Christ par cette comparaison avec le cœur, sinon Jésus Christ, comme le dit don Giussani, est un simple nom. Avec votre femme ou votre mari, la valeur de la correspondance avec le cœur vous est devenue évidente : elle existait avant que vous ne vous rencontriez, mais lorsque vous vous êtes rencontrés, cette valeur s'est révélée à vos yeux, dans la rencontre c'est ce jugement qui s'est produit. Mais cela ne se produit pas seulement au moment de la rencontre, mais toujours davantage sur le chemin, parce que lorsqu'on commence à cheminer ce n'est pas pour autant que l'on arrête de se tromper, on continue à se tromper, nous continuons tous à nous tromper mais, à chaque fois, nous voyons ce qui ne correspond pas. Je sais ce qui correspond ; c'est comme si, depuis l'intérieur de l'expérience, Jésus Christ me disait : « C'est moi qui te manque dans chaque chose que tu goûtes, c'est bien moi. »

Je reviens sur la question : « Si le cœur est infaillible, pourquoi, de fait, se trompe-t-il si souvent ? ». Le cœur est infaillible comme critère, non comme jugement, tu te trompes parce que tu appliques mal le critère infaillible du cœur.

C'est comme si l'on demandait : pourquoi, si la formule de mathématique est infaillible pour certains types de problèmes, me trompé-je si souvent ? Parce que tu ne t'es pas assez appliqué : tu dois apprendre, tu dois t'entraîner. Mais ce n'est pas pour autant que tu mets en doute la validité de la formule : elle continue d'être valide, infaillible, mais tu peux l'appliquer mal.

Ce qui m'intéresse n'est pas que nous l'appliquions mal mais que nous ayons cette certitude sur son caractère infaillible, parce que même lorsque je l'applique mal, le jugement émerge dans l'expérience, car si je me trompe, je m'en rends compte. C'est pour cela que l'exemple mythique des chaussures est devenu célèbre : c'est infaillible, parce que tu ne décides même pas de la peinture de tes chaussures. Pourquoi ? Parce que le critère pour acheter tes chaussures est une donnée, comme le cœur, ton pied t'a été donné, sinon nous pouvons acheter la paire qui est en solde. Essayez de voir si le critère est objectif ou subjectif, essayez d'acheter une paire de chaussures pour le simple fait qu'elles sont en solde, parce qu'elles vous plaisent plus ou parce que vous économisez de l'argent... Ce n'est pas vous qui décidez, comme je ne décide pas moi-même : le critère m'a été donné.

Lorsque je suis malade, le critère est infaillible : j'ai une maladie, je l'ai en moi et ce critère est infaillible pour toutes les tentatives du médecin de me guérir. Si le médecin, qui est très fort, me dit qu'en faisant telle et telle chose je guérirai, je peux lui dire : « Nous verrons. Je vais commencer à faire ce que vous me dites, mais ce n'est pas vous qui décidez si cela correspond, docteur ; c'est la réalité qui décide si ce parcours, si ces médicaments que vous me donnez me guériront. » Le critère est en moi, il est infaillible. Si le médecin ne me donne pas ce qui correspond à ma maladie, je ne guérirai pas. Et lorsque je vais chez le médecin, je ne laisse pas ma maladie à la maison, je la porte toujours en moi et elle reste le critère avec lequel je juge si ce que le médecin me dit est en mesure de me guérir, c'est-à-dire me correspond, si le traitement qu'il me donne est celui qui correspond à la maladie que j'ai.

Il se trouve que nous sommes faits d'une certaine façon, cela nous a été donné, en même temps qu'un désir d'infini et, que nous le voulions ou non, comme le disait don Giussani, c'est avec cela que nous jugeons tout, mais vraiment tout, si bien que n'importe quelle chose, si elle ne correspond pas à ce désir, tôt ou tard ne nous intéresse plus. Regardez toutes les choses que vous avez chez vous qui vous ont intéressé à un moment donné et que vous avez oublié depuis longtemps : elles n'ont pas assez de valeur pour rester intéressantes, et de ce fait elles déclinent.

Pour cela, je dirais en résumé : la seule question dans la vie est celle-ci : s'il y a quelque chose qui reste intéressant dans le temps, dans l'éternité, pour le cœur, pour ce désir d'infini, s'il y a quelque chose qui reste intéres-



sant, sinon nous pouvons dire ce que nous voulons, mais si ce n'est pas comme cela, le nihilisme gagne tôt ou tard, parce qu'il n'y a rien en mesure de nous intéresser pour toujours.

Je vous lance un défi, je ne veux pas résoudre le problème à votre place, comme je vous l'ai dit bien souvent. Débrouillez-vous : vous avez un cœur, vous avez rencontré Jésus Christ, faites constamment cette vérification et dites-moi si vous trouvez quelque chose qui vous correspond davantage. Je ne suis pas venu ici pour épargner à quiconque le drame de la vie mais, au contraire, pour réveiller le drame en nous tous. Ce n'est pas à cause d'un désintérêt, mais parce qu'il y a quelque chose dont nous devons faire l'expérience nous-mêmes, sinon, tôt ou tard, la foi ne nous intéresse plus.

C'est toi qui as besoin d'être sûr de Jésus Christ pour vivre, pour te réveiller demain matin, et tu peux avoir cette certitude seulement si tu fais cette expérience. Cela m'intéresse parce que la vie est en jeu. Le problème n'est pas le moralisme où tout le monde s'enferme : cela n'est rien par rapport au vrai problème. Savez-vous quel est le vrai problème ? Le nihilisme, voilà le vrai problème. Ou bien nous avons une réponse face à cela, ou bien nous pouvons rentrer chez nous battus, vaincus.

Nous avons une réponse face au nihilisme. Mais chacun d'entre nous doit la découvrir dans le rapport unique, personnel, avec Jésus Christ présent ici et maintenant au milieu de nous.

***Giancarlo Cesana.*** On ne peut pas se cacher derrière Dieu ou derrière le mouvement, ou derrière son habit de prêtre, ou derrière sa vocation. Et cela nous introduit à la deuxième question : « Pourquoi la liberté a-t-elle peur du cœur infaillible ? ». Je la formulerais aussi en ces termes : le problème, c'est que la loi écrite dans le cœur est ce qui permet la liberté. En effet, on a peur de la liberté parce qu'on voudrait un mode d'emploi, c'est-à-dire qu'on voudrait des recettes.

***Julián Carrón.*** La liberté n'a pas peur du cœur infaillible parce que la liberté est l'expérience de la satisfaction du cœur.

Comme nous l'avons toujours appris, je fais l'expérience d'être libre lorsque je parviens à satisfaire un désir. Je fais l'expérience de la liberté lorsque je fais l'expérience de la satisfaction de mon désir humain, qui est désir d'infini. Le cœur n'a pas peur de cela, la liberté n'a pas peur d'un cœur qui reconnaît ce qui lui correspond et qui le satisfait. Ce dont il a peur, c'est l'image que nous nous faisons de la liberté, à savoir qu'en faisant ce que nous voulons nous serons davantage nous-mêmes, davantage libres. Vérifiez-le. Vérifiez lorsque vous êtes le plus libres et vous vous rendrez

compte que nous sommes plus libres lorsque nous trouvons cette correspondance avec le cœur, et en cela le cœur est infallible. C'est pourquoi, la liberté est en faveur du cœur.

**Giancarlo Cesana.** « Que veut dire : l'affection empêche la raison de devenir mesure ? ».

**Julián Carrón.** Elle est très belle, cette question. Je donne deux exemples.

Une fois, lorsque j'étais professeur en Espagne, un garçon de GS<sup>79</sup> avait eu un accident et tous les jeunes sont arrivés un peu inquiets : « Mais comment Dieu peut-il permettre cela ? ». Je leur ai dit : « Cela dépend de la manière dont nous arrivons, nous, à ce qui nous survient » et j'ai donné deux exemples que j'ai repris ensuite des milliers de fois. Si, en rentrant chez toi, tu rencontres un inconnu qui te donne une gifle, que fais-tu ? Un garçon, qui était un peu énergique, a répondu : « Je lui répondrais avec deux gifles ». J'ai dit : « Et si, en rentrant chez vous, c'est ta maman qui te la donne ? ». Il est resté bloqué et a dit : « Je lui demanderais pourquoi. » Qu'est-ce qui a permis cette ouverture à ce garçon ? Son affection pour sa maman. L'affection pour sa mère l'a empêché de s'enfermer dans sa mesure.

Un autre exemple : les disciples. Les disciples n'avaient guère plus compris que ceux qui s'en sont allés après qu'il eut parlé du pain de vie. Pourquoi sont-ils restés ? À cause de l'expérience de cette affection pour Jésus : « Si nous Te quittons, où irions-nous ? ». C'est cette affection qui empêche la raison de devenir mesure : « Puisque je ne comprends pas, je m'en vais ». L'affection empêche la mesure.

Plus on a d'affection pour Jésus Christ, plus on s'attache à Jésus Christ, et plus il est impossible de s'ôter Jésus Christ des yeux et du cœur lorsqu'on est en rapport avec la réalité, comme le garçon avec sa mère, comme les disciples avec Jésus, de telle manière que la raison ne peut pas devenir mesure. Pourquoi ? Parce que cet attachement pour sa mère, ou pour Jésus, ou pour Jésus Christ maintenant, empêche la raison de devenir mesure et la fait rester toute grande ouverte face au réel.

C'est cela qui nous permet de vivre les circonstances de manière vraie, parce que lorsque nous nous trouvons face à des difficultés ou dans des situations où la circonstance semble ne pas nous laisser respirer (imaginez-vous avec vos enfants, avec votre mari), quand nous nous demandons : « Mais pourquoi cela vaut-il la peine de vivre ? », à quoi pensons-nous ? Qu'est-ce qui nous empêche de succomber à notre mesure ? L'affection pour nos enfants ou notre mari.

La question est de savoir s'il existe quelque chose de vrai à quoi nous sommes liés en n'importe quelle circonstance, à quoi nous sommes si puissamment attachés, au point d'éviter à la raison de devenir mesure. Ainsi, c'est seulement une familiarité toujours plus grande avec Jésus Christ qui nous empêche de réduire toute la réalité à notre mesure, parce que, comme nous l'a toujours enseigné don Giussani, tout nous parle de Lui, même dans les moments les plus durs de la vie. C'est comme si les difficultés, la maladie, la douleur, n'étaient pas assez puissants pour nous fermer, parce que notre attachement à Jésus Christ est si puissant que même la douleur la plus grande n'est pas en mesure de nous détacher de lui, comme ce fut le cas pour Jésus Christ au cours de sa passion : ni sa passion ni sa mort n'ont pu le détacher de son amour pour son Père. Alors, si nous laissons ouverte cette possibilité au Mystère, le Mystère agit.

Tout se joue dans l'affection. Non que l'affection soit tout, mais parce que l'affection, comme le dit don Giussani, permet à la raison de garder sa nature de raison : ouverture à la réalité selon tous les facteurs. Sans cela la raison, inexorablement, lorsqu'elle ne comprend pas ou lorsque la douleur est trop forte, devient mesure : puisque je ne comprends pas cela, cela n'a pas de sens. Elle devient une mesure : puisque je ne peux pas comprendre telle chose, elle n'a pas de sens. Non ! Quelqu'un ayant rencontré Jésus Christ, qui lui est totalement attaché, non pas par ingénuité mais parce qu'il a vérifié sa foi, pourquoi devrait-il s'ôter des yeux, de la peau, du cœur, tout ce qu'il a vu ? Il ne peut pas se laisser enfermer dans un réel comme mesure.

La vraie question est de faire un parcours qui nous permet de nous attacher toujours davantage à Jésus Christ, de sorte qu'aucun mal, aucune douleur, aucune circonstance, ne puissent nous enfermer, ni briser le lien qui maintient toute notre raison grande ouverte au Mystère. C'est ce que don Giussani nous dit lorsqu'il affirme que l'Église nous éduque au sens religieux, à cette ouverture de la raison qui ne se ferme pas. Si nous ne sommes pas attachés à Jésus Christ, pleins d'affection pour Jésus Christ, nous sommes de pauvres gens et, lorsque nous ne comprenons pas, nous disons : « Cela n'a pas de sens » ; la raison devient mesure. C'est cette affection qui nous maintient ouverts, grands ouverts à Jésus Christ, et alors nous pouvons voir la réalité comme signe, avec le point de fuite toujours présent.

« Amore, amore, omne cosa conclama » : tout nous parle de Lui, parce que la réalité est Jésus Christ, non parce que nous sommes des visionnaires, et cela nous permet de vivre la réalité telle qu'elle est, mais vraiment comme elle est, selon sa nature de réalité, c'est-à-dire en tant que signe du Mystère. Mais la condition pour la vivre de cette manière, c'est notre affection envers

Jésus Christ. C'est pour cela que l'incarnation était nécessaire, afin que le moi puisse s'attacher à la chair de Jésus Christ, à l'affection envers Jésus Christ, de telle manière qu'il puisse comprendre ce que signifie : la réalité est Jésus Christ. C'est à cela que les disciples sont arrivés ; non pas que Jésus leur ait fait un cours de philosophie pour arriver à dire que la réalité était Jésus Christ ; c'était en vivant avec Lui, en reconnaissant qu'Il était le sens de tout, qu'Il rendait tout intéressant, qu'ils ont compris : « La réalité est Jésus Christ. Tout a été fait par Lui. Tout consiste en Lui. »

**Giancarlo Cesana.** D'autre part, le mot *affectus*, en latin signifie « frappé ». C'est-à-dire que l'affection veut dire se laisser frapper, c'est-à-dire accepter que nous ne soyons pas, nous, la mesure de la réalité, mais que la mesure de la réalité soit un Autre. Tout le problème c'est d'accepter le coup ; non pas d'amortir le coup, mais de l'accepter. « “Pour moi, le présent n'est jamais maintenant”, écrit Greene. Au cours de l'introduction, Carrón a dit : “C'est facile : il suffit de se laisser entraîner par Sa présence parmi nous”. Mais si c'est facile, pourquoi pour moi le présent n'est-il jamais maintenant ? ».

Il me vient à l'esprit l'autre mot que l'on emploie comme synonyme de « facile », qui est le mot « simple », et je me rappellerai toujours la fois où j'ai demandé à don Giussani : « Comment fait-on pour être simple ? » et où il m'a dit : « Pour être simple, il faut être résolu ». Donc, on ne vit jamais le présent parce qu'on n'est jamais résolu à le vivre.

**Julián Carrón.** On ne se laisse pas entraîner.

**Giancarlo Cesana.** On ne se laisse pas frapper. Telle est vraiment la maladie de ce siècle : l'obtusité. Il me revient à l'esprit ce très bel exemple de don Giussani sur Tchernobyl, donné aux étudiants en 1987, pour décrire les jeunes comme vidés de leur affection, c'est-à-dire de leur capacité de s'attacher, de leur capacité de se laisser frapper. « Je voudrais mieux comprendre la question de l'impénétrabilité. Est-ce un travail éducatif qui permet la simplicité de notre cœur ? » Pour moi, rencontrer le mouvement et le vivre a permis de briser cette obtusité, qui n'est pas une impénétrabilité : l'obtusité veut dire que l'on ne comprend pas ; l'impénétrabilité veut dire que l'on s'oppose à comprendre. C'est une autre question. Et, à ce propos, je dois remercier tous ceux qui m'ont aidé à vaincre cette obtusité, parce que l'éducation est le développement du noyau originel de la personne, c'est-à-dire que le rappel doit attendre que la liberté fasse brèche, le rappel doit attendre que la personne s'ouvre.

Voilà, je dois remercier tous ceux qui m'ont été proches, parce que j'ai compris, surtout si je pense à mon rapport avec don Giussani, qu'il m'a attendu, il a attendu de manière à ce que j'émerge, non pour m'imposer ce qu'il pensait. L'impénétrabilité, au contraire, c'est exactement s'opposer à la proposition.

**Julián Carrón.** L'impénétrabilité, pour le dire en reprenant les mots de Giancarlo, c'est ne pas se laisser frapper ; le fait que, quoi que le réel dise, même si je me trouve face à la plus belle chose, je ne l'accepte pas. C'est pour cela que j'aime à la folie l'exemple des enfants de la place que je vous répète toujours depuis qu'on se voit. Jésus leur reproche leur attitude parce qu'elle est celle de l'impénétrabilité, c'est la fermeture du moi qui ne se laisse pas toucher, qui ne se laisse pas sauver.

**Giancarlo Cesana.** Chez les adultes, c'est terrible.

**Julián Carrón.** Exact. Jésus, entre autres choses, insiste sur le fait d'être un enfant en ce sens, sur cette ouverture : « À qui comparerais-je cette génération ? » Qui étaient-ils ? Ceux qui ne voyaient pas : ils voyaient tous les miracles qu'il faisait, mais ne se laissaient pas toucher. Voilà la question : il ne s'agit pas de ma fragilité. Nous pensons que l'impénétrabilité est la fragilité. Mais Lui ne s'effraie pas de notre fragilité...

**Giancarlo Cesana.** ...Ou bien qu'elle est comme une obtusité...

**Julián Carrón.** Les apôtres étaient très fragiles, ils n'en rataient pas une : quand ils ne se mettaient pas en colère contre l'un, ils discutaient entre eux pour savoir qui était le premier, ou bien ils voulaient que le feu descende sur les Samaritains ; ils en faisaient de toutes les couleurs, mais ce n'est pas cela le problème.

Nous nous préoccupons toujours de l'éthique. Le problème n'est pas l'éthique, le problème est l'ontologie, le rapport avec le réel. Parce que si j'ai un cœur avec un désir d'infini, je ne peux pas me répondre tout seul : je dois accepter de laisser entrer un Autre. Et si je suis impénétrable, je ne peux pas laisser entrer un Autre, et c'est ma condamnation. L'enfer est cela, cette impénétrabilité ultime.

**Giancarlo Cesana.** C'est la solitude.

**Julián Carrón.** C'est la solitude, l'absence de lien. C'est pour cette rai-

son que Jésus dit : « À qui donc vais-je comparer les hommes de cette génération ? À qui ressemblent-ils ? Ils ressemblent à ces gamins qui sont assis sur une place et s'interpellent les uns les autres, en disant : "Nous vous avons joué de la flûte, et vous [comme si de rien n'était] n'avez pas dansé ! Nous avons entonné un air funèbre, et vous [comme si de rien n'était] n'avez pas pleuré !" », c'est-à-dire vous ne vous êtes pas laissé frapper. Puis il ajoute : « Jean le Baptiste [une figure ascétique] est venu en effet, ne mangeant pas de pain ni ne buvant de vin, et vous dites : "Il est possédé !" [un type bizarre, étrange, celui-là, hein !]. Le Fils de l'Homme [quelqu'un comme tout le monde, qui n'est pas ascétique, qui déjeune avec qui l'invite] est venu, mangeant et buvant, et vous dites : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs" [c'est-à-dire qu'il traite avec tout le monde ] ». (Lc 7, 31-34). Il n'y a rien à faire, quoi que l'on fasse, moi, je suis impénétrable.

La question, c'est le rapport avec le réel. Jésus reproche aux pharisiens d'être impénétrables, de ne pas se laisser toucher, de ne pas se laisser frapper par ce qui arrive sous leurs yeux. Voilà la question, voilà ce que nous devons demander, parce que nous avons tous été faits, créés grand ouverts, avec la curiosité de l'enfant. Pourquoi nous fermons-nous ensuite ? C'est une décision de la liberté. On peut éduquer, si l'autre est disponible. Don Gius disait qu'il est possible d'éduquer la liberté à cette disponibilité pour se laisser frapper et à cette acceptation du réel tel qu'il nous est donné, sans mettre son coude en avant dans le rapport avec le réel. Il est possible d'éduquer, s'il s'agit d'un problème de fragilité, mais pas s'il s'agit d'imperméabilité, c'est-à-dire si j'ai décidé que, quoi qu'il arrive, personne ne me fera bouger. Voilà l'enfer. Nous devons demander à la Vierge de ne pas nous fermer, non pas de ne pas être fragiles, mais de ne pas devenir impénétrables à Sa présence, à la beauté de Son attrait, parce que le dernier mot sur notre fragilité est toujours la miséricorde ; le problème est si nous sommes aussi impénétrables face à Sa miséricorde.

**Giancarlo Cesana.** « Si c'est dans l'expérience que l'on perçoit que le cœur est infaillible, que veut dire alors faire expérience ? »

**Julián Carrón.** Vous devez lire le premier chapitre du *Sens religieux*. Faire expérience est essayer quelque chose, mais ce n'est pas seulement essayer quelque chose : c'est émettre un jugement sur ce que nous essayons, parce que sinon cela ne sert à rien.

Bien souvent, je faisais classe aux enfants de l'école le matin ; les enfants me posaient des tas de questions. Puis le soir, je rencontrais les

adultes ; je me souviens encore de l'un d'entre eux, qui avait parcouru le monde entier, et me posait les mêmes questions que les enfants le matin : il avait essayé de nombreuses choses, mais il n'avait rien appris.

Nous ne pouvons pas vivre ainsi. Pourquoi ? Parce qu'essayer des choses ne suffit pas. Aini, bien souvent, la vie de l'adulte, s'il n'émet pas de jugement, devient plus confuse, il ne sait plus comment faire et s'en justifie même : « C'est que maintenant, je suis plus conscient de la complexité de l'existence ». Non ! Nous ne sommes pas condamnés à cela : c'est de la pure fainéantise. Nous devons appeler les choses par leur nom. Si nous n'avions rencontré personne qui nous ait proposé une méthode, je le comprendrais, mais nous ne pouvons pas dire cela : nous avons une méthode pour vivre. Rien n'est plus intelligent dans le charisme que cela.

Le charisme de don Giussani, comme il nous l'a toujours répété, est une pédagogie, une méthode pédagogique, non pour se substituer à nous, mais pour nous aider à vivre, pour que tout devienne nôtre, de plus en plus nôtre, et cela peut devenir nôtre seulement si nous employons la méthode. Et pour essayer quelque chose et émettre un jugement, il faut un critère de jugement : le cœur, l'expérience élémentaire, quelque chose au dedans de nous, mais que nous ne pouvons pas manipuler : l'expérience élémentaire.

Si vous avez un minimum d'estime pour vous-mêmes, faites-vous bien expliquer ce qu'est l'expérience, sinon nous revenons sur cette question parce que elle est décisive pour vivre, parce que tout ce qui arrive dans la vie construit la vie, si cela fait faire expérience, c'est-à-dire si quelqu'un est en mesure de juger tout ce qui lui arrive.

***Giancarlo Cesana.*** « Si le Baptême est le facteur qui nous greffe ontologiquement à la vie de Jésus Christ ressuscité, quelle valeur a notre rencontre personnelle avec le mouvement de Communion et Libération, et qu'est-ce qui peut aider certains d'entre nous, dont bon nombre ont parcouru un long chemin jusqu'à aujourd'hui, à dire : "Tu fus et Tu es tout pour moi" ? ». ».

Je me permettrais de commencer à répondre en partant de mon expérience.

Je me souviens d'une affirmation faite par don Giussani il y a quelques années, lorsqu'il disait que le charisme vient existentiellement avant le dogme. Que signifie cela ? Pour moi, à 17 ans, le christianisme était mort, ce fut don Giussani qui le fit revivre. C'est pour cela que nous disons, que je dis, que don Giussani est un charisme : il a fait vivre ce qui, autrement, n'aurait pas été. C'est l'action de l'Esprit Saint qui ressuscite ce qui ne serait plus. Ce fait de faire revivre vient avant la définition ; existentiellement, je

dois commencer à vivre pour comprendre ce qui définit ma vie. En rencontrant le mouvement, j'ai compris ma vie, c'est-à-dire que je me suis rendu compte de ce que signifiait ma vie et donc le Baptême qui m'avait été donné comme demande à être, et à être pour toujours. Le Baptême est la mutation la plus bouleversante, parce que c'est ce qui introduit à la vie éternelle, ce qui introduit à la réalisation du désir que nous avons. Je me permets de raconter un épisode. Après la mort de ma femme, j'étais allé voir don Giussani ; j'étais en fauteuil roulant et il est entré dans la pièce, lui aussi en fauteuil roulant. À un moment donné, nous nous sommes mis à parler d'Abraham. Il y avait aussi Vittadini et aussi d'autres personnes, et je lui ai demandé : « Mais regarde comme nous sommes mal fichus et regarde Abraham, quelle histoire dramatique, tourmentée, a-t-il vécue. Mais alors, la foi, le Baptême, quelle différence cela fait-il, si c'est pour vivre ensuite comme cela ? ». Il est resté un moment à penser et s'est exclamé : « Mais il y a le moi ». Abraham est l'origine du moi, c'est-à-dire l'origine d'un homme qui a reconnu être voulu par Dieu. Il nous arrive tout ce qui arrive aux autres, nous sommes comme tout le monde, mais nous sommes voulus, nous avons été appelés, notre père et notre mère nous ont introduits à cette vie pour toujours. C'est pour cela que la vie tout entière est reparcourue comme un dessein sur nous, quelque chose qui s'accomplit, quoi qu'il arrive. Il y a un psaume qui dit : « Je te rendrai comme un mur de bronze ; on combattra contre toi, mais on ne pourra t'abattre », à cause de cette conscience que j'ai de moi, que je suis voulu par Quelqu'un qui est plus grand que moi.

La rencontre avec Communion et Libération est décisive parce que sans rencontre, si le moi n'est pas suscité, sans conscience de la vie, il n'y a rien.

**Julián Carrón.** La rencontre nous fait reconnaître, nous rend conscients de ce qui est vraiment arrivé dans le Baptême. Le Baptême, c'est la très puissante action de Jésus Christ par laquelle Il me dit : « Tu es à moi ». Et dès lors, comme le disait don Giussani il y a des années, Jésus Christ commence cette lutte pour conquérir le moi dans laquelle toute l'histoire de notre vie est la tentative de réveiller cette affection envers Jésus Christ, de telle manière que ce qui est déjà arrivé dans le Baptême devienne existentiel.

C'est décisif. Ce qui est arrivé dans le Baptême, que bien des fois nous réduisons à un simple sentiment (puisque nous ne le sentons pas, on dirait que ce n'est rien du tout) ; lorsque la vie nous met vraiment aux abois, lorsque je ne sens rien ou lorsque j'ai commis de très graves erreurs au point que je me scandalise de moi-même, par quoi suis-je défini à ce moment-là ? Par Jésus Christ qui m'embrasse dans le Baptême, ce que même mon erreur,



quoique j'aie pu faire, ne peut rompre. Rien de ce que je peux faire ne peut changer l'attitude de Jésus Christ envers moi.

C'est pour cela que le Baptême, même si je venais à dire une hérésie, n'est pas répété. Lorsque les premiers chrétiens étaient persécutés et abjuraient leur foi devant l'empereur – un grand nombre étaient fragiles – on ne les rebaptisait pas. Je peux être fragile tant que je veux, jusqu'à me scandaliser moi-même, mais la puissance de Jésus Christ dans le Baptême est plus grande, et même mon mal ne la vainc pas. Les mères le comprennent très bien : que peut faire un enfant qui puisse altérer, changer votre attitude à l'égard de vos enfants ? Nous ne sommes pas en train de parler de choses étranges, nous sommes en train de parler de cet amour si puissant de Jésus Christ qui me saisit dans le Baptême ; et cela vainc tout. Lorsque je suis vraiment dans le néant, au point que je ne peux même plus me regarder à cause de la honte que j'ai de moi-même, à ce moment-là je peux me dire : « Qu'est-ce qui me définit ? Cet embrassement de Jésus Christ, le fait d'avoir été saisi par Jésus Christ et qui, même après cette erreur, cette idiotie que j'ai commise, demeure », et de là on repart.

La question n'est pas de ne pas commettre toutes les bêtises que font les autres, mais, après les avoir toutes commises, de pouvoir repartir de nos cendres, parce que nous avons été voulus, et l'expression du fait d'avoir été voulu est le signe du Baptême. C'est pour cela que le Pape n'a pas réduit le Baptême à quelque chose de quelconque ; c'est bien autre chose qu'un acte de socialisation ecclésiale ou qu'un simple lavement de purification, c'est beaucoup plus : c'est être saisi par Jésus Christ pour toujours. Cela nous définit tous, quel que soit le sentiment que nous avons : « Cela ne me dit rien »... Qu'importe ce que cela te dit ? La question est : est-ce ainsi, oui ou non ? C'est arrivé dans le Baptême pour toujours. Le caractère du sacrement reste pour toujours, comme signe unique de Jésus Christ. Voilà la certitude de la vie. Qui peut placer la certitude de la vie dans ce qu'il fait, lui ? Nous sommes toujours à la merci de nos peurs. La certitude de la vie est précisément dans ce geste de Jésus Christ qui m'a saisi pour toujours, et c'est pour cela que je peux repartir. Et où suis-je introduit à cette conscience de ce qu'est le Baptême ? Dans le charisme, dans l'Église.

***Giancarlo Cesana.*** « Que veut dire aimer Jésus Christ, être amoureux de Jésus Christ ? C'est comme si l'objet (l'unité, l'Église) n'était pas clair. Je sais ce qu'est la passion pour mon mari ou mes enfants, mais je ne sais pas ce qu'est la passion pour Jésus Christ. Si je devais choisir entre la survie de mon enfant ou le fait que Jésus Christ soit réellement ressuscité, je ferais le premier choix »... et comme ça, tu mourrais toi, et ton enfant et ton mari !

**Julián Carrón.** Parfois, nous ne savons pas ce que nous disons. Qui t'a donné et qui te donne ton enfant ? Qui peut te le conserver ? Qui peut l'amener à son accomplissement ? C'est l'une des choses les plus bouleversantes qui soient, qui me frappent tant. Un papa tenant son enfant nouveau-né dans ses bras peut ne pas s'intéresser à sa propre vie d'adulte, à son propre destin de bonheur, mais il ne peut éviter que des frissons lui viennent face à ce que sera cet enfant. Toi, face à ce frisson, as-tu quelque chose à offrir comme réponse exhaustive au destin de ton enfant ? Qu'en serait-il de ton enfant s'il ne trouvait pas une raison pour vivre ? Il te reprocherait de lui avoir donné le jour.

Jésus Christ ne vient pas en opposition à ton enfant, Jésus Christ est mort et ressuscité pour ton enfant et pour toi, pour que ton enfant ait une raison pour vivre.

**Giancarlo Cesana.** « Tu as dit que Jésus Christ ressuscité est un jugement. Qu'est-ce que cela veut dire dans le quotidien ? ».

**Julián Carrón.** Que je ne peux pas réduire la réalité à l'apparence qui m'apparaît en ce moment, mais que la réalité est faite de Jésus Christ, que « tout consiste en Lui ». Et les disciples sont arrivés à cette certitude précisément parce que Jésus Christ a vaincu la mort.

**Giancarlo Cesana.** S'il n'y avait pas Jésus Christ, la réalité disparaîtrait.

**Julián Carrón.** Exact. Quelle expérience les disciples ont-ils faite de Jésus Christ (parce qu'ils ne sont pas allés à une école de philosophie) ? Quelle expérience ont-ils faite du rapport avec Jésus Christ, au point d'arriver à dire que tout est fait de Jésus Christ et en vue de Jésus Christ ? Seulement dans un rapport.

**Giancarlo Cesana.** Je vous rapporte la phrase de Spinoza que j'ai lue hier dans *Il Foglio*, qui disait que n'importe quelle chose, indépendamment de ce qui est, tend à demeurer dans l'être, c'est-à-dire qu'il existe un désir d'immortalité, de valeur éternelle. Parce que si la réalité n'a pas cette valeur, si je n'ai pas cette valeur, l'apparence a le dessus, parce que je suis une apparence : maintenant vous me voyez et dans peu de temps vous ne me verrez plus ; espérons que vous me voyez encore longtemps !

**Julián Carrón.** Et cela se voit de nouveau dans les moments décisifs de la vie. Lorsque mon père est mort, je ne voulais pas détourner mon regard et

me consoler. Je voulais le regarder en face et je voulais savoir si c'était tout ou non. Sinon, nous devons détourner le regard et nous distraire. Mais si je peux regarder la dépouille de mon père et dire, au fond : « La réalité est Jésus Christ », alors je peux tout regarder, mais vraiment tout. Sinon, comme il arrive d'habitude, nous sommes pris par la peur et il y a plein de choses que nous ne pouvons pas regarder. Comprenez-vous pourquoi nous ne sommes pas dans la réalité, comprenez-vous pourquoi le présent n'est jamais maintenant ?

Voilà la valeur du quotidien, non pour méditer de temps en temps, mais pour vivre le quotidien. Le problème, c'est que cela reste abstrait pour nous, parce qu'il nous manque la familiarité avec Jésus Christ, et c'est pour cela que bien souvent cela ne nous vient même pas à l'esprit. Mais don Giussani, comme je le disais tout à l'heure, le voyait en toute chose : « Moi, Jésus Christ, je suis le Mystère qui manque à chaque chose que tu goûtes » : il faisait l'expérience de cela en toute chose. Pas parce que don Giussani était un mystique, mais comme toi, lorsque tu aimes quelqu'un, tu ne peux pas éviter de voir un coucher de soleil, le soleil, les fleurs, le printemps, sans penser à l'autre. Le problème est de savoir s'il y a quelque chose de réel, un Tu réel, réel ! Cela ne vient même pas à l'esprit de celui qui n'a pas ce Tu réel. Il est bien autre chose qu'un visionnaire ! Penser à l'Autre peut seulement venir à l'esprit de celui à qui il est arrivé quelque chose, un rapport, dont il a besoin pour vivre.

**Giancarlo Cesana.** « Nous voudrions savoir s'il est possible de dire que la même émotion profonde et la même vénération que nous avons pour Jésus Christ se reflète dans la position que nous assumons face à certains visages précis de la compagnie qui nous est donnée. »

Je me rappelle une phrase que m'avait dite don Giussani peu avant de mourir, pendant que nous faisions des commentaires sur une certaine impénétrabilité entre nous. Il m'a dit : « On ne peut aimer Dieu si l'on n'aime pas les hommes, mais on ne peut aimer les hommes si l'on n'aime pas Dieu. »

**Julián Carrón.** « Nous... recevons la ressemblance de la chose sur laquelle notre regard se fixe » (Grégoire de Nysse). Je suis pris de la même vénération que j'ai pour Jésus Christ si je regarde jusqu'au fond ce qu'il y a dans les visages de la compagnie. Saint Grégoire de Nysse disait, et le Pape le dit dans son encyclique : Jésus Christ nous accompagne, après la résurrection, « à travers des hommes dans lesquels Il transparait. » C'est ça la compagnie, c'est ça notre compagnie : une compagnie d'hommes, saisis

par Jésus Christ dans le Baptême et qui vivent la mémoire de Jésus Christ ; des hommes en regardant lesquels on peut voir transparaître Sa présence. « Je ne suis plus moi-même, je suis Toi qui vis en moi ». Voilà notre compagnie : non pas la compagnie et c'est tout, mais Jésus Christ présent dans la compagnie. Le problème, c'est quand nous réduisons la compagnie, comme le réel, à l'apparence. Alors, nous sommes ensemble, mais personne, alors que nous sommes ensemble, ne pense à Jésus Christ. Voilà le désastre.

Ces jours-ci, vous a-t-on obligés à penser à Jésus Christ ? Voilà la compagnie vraie : si l'on participe à un lieu où l'on est aidé à dire Son nom, non pas comme quelque chose qui vient s'ajouter pour des visionnaires, mais parce que la surabondance de Sa présence nous frappe si puissamment que je ne peux pas éviter la profonde émotion de dire : « Mais qui es-Tu, Jésus Christ ? »

*Giancarlo Cesana.* Pouvoir appeler le destin par son nom.

*Julián Carrón.* Oui.

## MESSE

### HOMÉLIE DE DON FRANCESCO VENTORINOO

La seule question sérieuse de la vie est de reconnaître Jésus Christ ressuscité. La même insistance sur le cœur comme critère objectif de vérité, culmine dans la possibilité du caractère raisonnable de cette reconnaissance, dans la possibilité du caractère raisonnable de la foi, parce que Jésus Christ ressuscité est le seul fait qui rende la vie humaine acceptable pour la raison et pour le cœur. Sinon tout n'est rien, tout ne serait que néant, destiné au néant. Seul ce fait donne une consistance éternelle à toute chose. Voilà pourquoi Jésus insiste avec ses : « Touchez-moi, regardez-moi : je ne suis pas un fantôme, c'est-à-dire la projection de vos désirs et de vos peurs. C'est moi, un fait réel. » Nous avons entendu hier qu'il entre dans l'expérience physique des disciples : un fait historique.

À nous aussi Jésus Christ dit : « C'est moi : touchez-moi, regardez-moi ! » Mais où pouvons-nous le toucher, le regarder ? Voilà, nous sommes mis dans un lieu où les signes de la présence de Jésus Christ ne manquent pas. Et ces signes, comme nous le disait don Giussani, consistent dans le fait que notre expérience est en quelque sorte soustraite à son naturel. C'est

autre chose qui y fait irruption, qui y explose. Vous pensez à la virginité, au martyr, mais aussi à la fidélité conjugale, la fécondité dans les enfants, l'accueil gratuit des enfants des autres. Voilà, c'est une possession des choses qui comporte un détachement. Ce miracle rend raisonnable le miracle de la foi, c'est-à-dire ce miracle par lequel notre intellect est comme poussé au-delà de lui-même pour reconnaître que le fondement de tout cela est Lui présent.

Mais pour reconnaître Jésus Christ, il faut dépasser le scandale de la forme de Son humiliation, cette forme de Son humiliation nécessaire pour devenir et se montrer Seigneur des choses : « Le Christ devait souffrir » rappelle Jésus à Ses disciples. Ce « devait » est important, ce scandale de la forme de l'humiliation jusqu'à la mort, nécessaire pour qu'il devînt le Seigneur et qu'il se montrât à tous comme le Seigneur. Mais c'est cette beauté du Crucifié, si réellement divine et si entièrement humaine, qui est la seule à nous arracher du néant.

Nous avons encore dans les yeux la beauté que l'humanité de don Giussani a atteinte avec sa mort. Comment ? Elle nous a arrachés du néant ! Et depuis cette mort, nous avons eu la grâce – comme l'a répété plusieurs fois don Carrón – d'une transition dans la conduite de notre mouvement si heureuse, si harmonieuse, si sûre qu'elle en est un miracle. Depuis cette mort, nous avons eu la grâce d'une nouvelle paternité, la paternité de don Carrón.

C'est vrai que le Christ doit souffrir pour devenir Seigneur ; c'est vrai que c'est le destin de chacun de nous : notre fécondité, notre résurrection passent par l'identification avec l'obéissance de Sa mort.

## MESSAGES REÇUS

*Révérénd Père*

*Don Julián Carrón*

*Président de la Fraternité de Communion et Libération*

Révérénd Père,

Par votre lettre tant appréciée du 6 avril courant et les pièces jointes, vous avez, au nom de cette Fraternité, informé le Saint-Père des exercices spirituels qui se tiendront à Rimini du 28 au 30 avril 2006, et que vous prêcherez, sur le thème “On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant”.

Reconnaissant pour la pensée attentive et pour les sentiments manifestés, Sa Sainteté souhaite que ces jours de réflexions et de prière suscitent le renouvellement d’un engagement d’adhésion à Jésus Christ et de fidélité à l’Église et, tandis qu’il confie à la très Sainte Vierge Marie le bon aboutissement de cette rencontre, elle vous adresse, à vous, à ceux qui prendront part à cette importante initiative spirituelle et à la Fraternité de Communion et Libération tout entière, la bénédiction apostolique tant désirée.

Je profite de la circonstance pour me confirmer, avec mes salutations distinguées,

votre très dévoué dans le Seigneur,

*S.E.R. cardinal Angelo Sodano*

*Secrétaire d’État.*

Très chers amis,

« On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ». Cette affirmation profonde du toujours plus cher monseigneur Luigi Giussani nous ouvre le cœur et l’esprit au changement. Ce qui arrive maintenant, en fait, dans la compagnie de ceux qui suivent Celui qui est mort et ressuscité pour nous, est Sa présence objective qui assure notre accomplissement. L’amour se fait ainsi commandement parce que, comme nous l’a rappelé le Saint-Père dans l’encyclique *Deus caritas est*, Jésus se donne à nous en tant que Miséricorde vivante et personnelle.

Dans la foi et dans les sacrements de l'Église, se renouvelle cette année encore, à l'occasion des exercices, le miracle de la résurrection de notre moi pour le bien de chacun de nos frères les hommes.

Que la Sainte Vierge accompagne la liberté de chacun à cet humble "oui" à son Fils Jésus d'où surgit, toujours renouvelé, la fascination de l'aventure chrétienne.

Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis,

*S.E.R. cardinal Angelo Scola*  
*Patriarche de Venise*

Cher don Julián,  
je suis proche de toi et de tous les amis du mouvement qui participent ces jours-ci aux exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération.

Je prie pour que ce geste soit un grand moment de Vérité et de croissance dans l'expérience du charisme de don Giussani et dans la passion missionnaire pour la vie de l'Église, dans notre monde blessé et confus.

Animés par la paternité et le magistère de Benoît XVI, nous pouvons être, dans chaque nation où nous sommes présents, le signe de la fascination humaine pour Jésus.

En fraternelle communion

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro*  
*Évêque de Petrópolis*

## TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*Sa Sainteté  
Benoît XVI*

« On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ». Votre Sainteté, ces paroles de don Giussani ont marqué les méditations des 27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les exercices spirituels annuels, et celles de tous nos autres amis en liaison satellite depuis 60 pays des cinq continents.

Guidés par vos paroles : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive », nous avons approfondi la conscience de la rencontre avec le charisme de don Giussani, à travers lequel nous avons été rejoints par la présence de Jésus Christ, comme ce fut le cas pour les disciples d'Emmaüs accostés le long du chemin par Jésus ressuscité dans la chair, arrachés du néant qui plane au-dessus de chacun de nous, et comme eux devenus « siens » par l'énergie de l'Esprit. Voici notre force : Lui appartenir au sein sûr de l'Église.

Dans l'attente de rencontrer Votre Sainteté sur la Place Saint-Pierre le 3 juin, nous confions à votre paternité toutes nos personnes : conscients de nos limites et de notre fragilité, nous voulons témoigner de la beauté d'être chrétien. Nous renouvellerons chaque jour notre engagement à prier la Vierge et don Giussani afin qu'ils veillent sur Votre personne, choisie par Dieu pour guider l'Église et rendre ainsi présente la gloire de Son Fils dans l'histoire.

père Julián Carrón

*S.E.R. cardinale Camillo Ruini  
Presidente CEI*

Votre très révérende Éminence, 27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les exercices spirituels annuels auxquels se sont unis d'autres participants par liaison satellite depuis 60 pays des cinq continents, ont médité à partir d'une phrase de don Giussani : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ».



Nous vous sommes reconnaissants de Votre témoignage de la présence de Jésus Christ, vivant ici et maintenant dans la réalité du peuple chrétien qui chemine en Italie, et nous admirons votre unité avec Benoît XVI, vécue jusqu'à l'identification.

Nous confirmons notre engagement de montrer, dans tous les milieux de vie et de travail, la correspondance entre l'événement chrétien et les besoins fondamentaux du cœur de chacun, et la nouvelle culture qui naît.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Giuseppe Betori*  
*Secrétaire de la C.E.I.*

Votre très révérende Éminence, 27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les exercices spirituels annuels auxquels se sont unis d'autres participants par liaison satellite depuis 60 pays des cinq continents, ont médité à partir d'une phrase de don Giussani : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ».

Renouvelant notre engagement à témoigner dans les différents milieux de la société italienne l'événement de Jésus Christ ressuscité, unique réponse au désir de bonheur présent dans le cœur de tous, en suivant Benoît XVI et les évêques en communion avec lui, pour que l'Église vive comme espérance du peuple.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Josef Clemens*  
*Secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs*

Votre très révérende Éminence, 27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les exercices spirituels annuels auxquels se sont unis d'autres participants par liaison satellite depuis 60 pays des cinq continents, ont médité à partir d'une phrase de don Giussani : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ».

Reconnaissants à S.E. monseigneur Rylko d'avoir partagé avec nous la célébration eucharistique, signe de la communion avec toute l'Église, nous vous disons notre engagement à suivre Benoît XVI pour témoigner en laïcs dans le monde de la beauté d'être chrétien. Dans l'attente de la rencontre avec le Saint-Père lors de la veillée de Pentecôte, nous demandons une prière pour la sainteté de tout le mouvement.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Paolo Romeo*  
*Nonce apostolique pour l'Italie*

Votre très révérende Éminence, 27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, rassemblés à Rimini pour les exercices spirituels annuels auxquels se sont unis d'autres participants par liaison satellite depuis 60 pays des cinq continents, ont médité à partir d'une phrase de don Giussani : « On vit par amour de quelque chose qui arrive maintenant ». En suivant Benoît XVI comme des fils, nous rentrons chez nous plus certains de la beauté d'être chrétien et plus disponibles pour en être les témoins en Italie.

père Julián Carrón

*S.E.R. cardinal Angelo Scola*  
*Patriarche de Venise*

Très chère Éminence, réunis à Rimini pour les exercices de la Fraternité et en union avec nos amis reliés par satellite dans le monde entier, nous nous sommes découverts plus fascinés par Jésus Christ qui nous attire avec l'énergie de son Corps ressuscité, et plus disponibles à être Ses instruments de témoignage dans le monde, dans la fidélité au charisme donné à notre père don Giussani, qui continue à lancer un défi à notre liberté.

Reconnaissants pour votre message témoignant d'une vraie fraternité, nous vous demandons de prier le Père de rendre moins indigne et plus sûr notre chemin vers la sainteté, certains que Jésus Christ est ce que nous avons de plus cher au monde.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro*  
*Évêque de Petrópolis (Brésil)*

Très chère Excellence, reconnaissants pour le message qui a rendue présente aux exercices de Rimini l'Église qui est en Amérique latine, plus reconnaissants et sûrs du charisme rencontré qui rend attirant pour chacun de nous la présence de Jésus Christ qui nous arrache du néant, nous vous assurons de notre prière à la Vierge pour l'action missionnaire au Brésil où nous continuons à collaborer pour la vie de l'Église, espérance du monde.

père Julián Carrón



## *Appendices*

## L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide à la lecture des images extraites de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon).

L'homme, oublieux de l'Alliance que Dieu a mise en lui, est destiné à perdre son visage et fait l'expérience de son incapacité de se tenir face à la réalité. La mémoire du Dieu fait homme, qui est devenue une présence que l'on peut rencontrer grâce au "oui" de Marie, réveille son goût de vivre, la possibilité de faire l'expérience de la joie dans une compagnie et un lieu visibles, et la tension pour que la Gloire de Jésus Christ soit reconnue.

### I

1. Marc Chagall, *L'Arc-en-ciel, signe de l'alliance entre Dieu et la terre*. Nice, Musée national Message Biblique Marc Chagall
2. Marc Chagall, *La Création de l'homme*, détail. Nice, Musée national Message Biblique Marc Chagall
3. René Magritte, *Le Soir tombe*. Houston, Menil Collection
4. René Magritte, *L'Homme au chapeau melon*. New York, Collection A. Carter Pottash
5. René Magritte, *La grande Guerre*. Collection privée
6. René Magritte, *Les Amoureux*. New York, Collection Richard S. Zeisler
7. Giorgio de Chirico, *Les Époux*. Grenoble, Musée de peinture et de sculpture
8. Balthus (Balthazar Klossowski de Rola), *Passage du Commerce Saint-André*. Collection privée
9. Balthus, *La Route*. New York, The Museum of Modern Art
10. Balthus, *Les Enfants Blanchard*. Paris, Musée National Picasso
11. Balthus, *Les trois Sœurs*. Caracas, Collection Patricia Phelps de Cisneros
12. Balthus, *Fille à la fenêtre*. Collection privée
13. Caspar David Friedrich, *Femme à la fenêtre*. Berlin, Nationalgalerie

## II

14. Lorenzo Lotto, *Annonciation*. Recanati, Pinacothèque civique
15. *Nativité*. Miniature de l'incipit de l'Évangile de Jean. Bibliothèque Apostolique vaticane, ms. Urb. Lat. 2, Bible de Federico da Montefeltro, vol. II, f. 239 recto.
16. Bienheureux Fra Angelico, *La Présentation au temple*, détail. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 10
17. Duccio da Boninsegna, *La Rencontre avec la samaritaine*. Prédelle de la *Majesté*. Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza
18. Bienheureux Fra Angelico, *Le Sermon sur la montagne*. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 32
19. Bienheureux Fra Angelico, *La Communion des apôtres*. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 35
20. Bienheureux Fra Angelico, *La Descente aux enfers*. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 31
21. Bienheureux Fra Angelico, *Noli me tangere*. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 1
22. Bienheureux Fra Angelico, *Jésus Christ ressuscité et les saintes femmes au tombeau*. Florence, Couvent Saint-Marc, cellule 8
23. Duccio da Boninsegna, *La Rencontre avec les disciples d'Emmaüs*. Prédelle de la *Majesté*, Sienne, Musée du Dôme
24. Duccio da Boninsegna, *Apparition sur le lac de Tibériade*. Prédelle de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
25. Duccio da Boninsegna, *L'Incrédulité de saint Thomas*. Couronnement de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
26. Duccio da Boninsegna, *Apparition au Cénacle*, détail de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
27. Duccio da Boninsegna, *Apparition au cours du dîner des apôtres*. Couronnement de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
28. Duccio da Boninsegna, *Apparition sur les monts de la Galilée*, détail. Couronnement de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
29. Duccio da Boninsegna, *Pentecôte*. Couronnement de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
30. Duccio da Boninsegna, *La Vierge quitte saint Jean*. Couronnement de la *Majesté*. Sienne, Musée du Dôme
31. Maestro di San Martino, *Vierge à l'enfant et aux anges*, détail. Pise, Musée national de Saint-Matthieu
32. Jacopo Torriti, *Le Couronnement de Marie*, mosaïques. Rome, église Sainte-Marie-Majeure

### III

33. Marc Chagall, *Belle et Ida à la fenêtre*. Collection privée
34. Jean-François Millet, *Femme cousant près de son enfant endormi*.  
Boston, Museum of Fine Arts
35. Jean-François Millet, *La Leçon de lecture*. Boston, Museum of Fine Arts
36. Jean-François Millet, *La Leçon de tricot I*. Boston, Museum of Fine Arts
37. Jean-François Millet, *La Leçon de tricot II*. Boston, Museum of Fine Arts
38. Jean-François Millet, *La Tonte*. Boston, Museum of Fine Arts
39. Telemaco Signorini, *Au repos à Riomaggiore*. Collection privée
40. Telemaco Signorini, *Procession à Settignano*. Collection privée
41. Telemaco Signorini, *Route de campagne et faiseuses de fagots*.  
Collection privée
42. José Clemente Orozco, *La Famille*. Ville de Mexico, Antiguo Colegio de San Ildefonso
43. Nicolò Cannicci, *Ronde*, détail. Collection privée
44. Henri Matisse, *Vase de capucines et « La Danse »*. Moscou, Musée Pouchkine
45. Marc Chagall, *Marie danse*. Nice, Musée Message Biblique Marc Chagall
46. David Hockney, *Garrowby Hill*. Boston, Museum of Fine Arts
47. David Hockney, *Going up Garrowby Hill*. Collection privée

## DIRECTIVES POUR LES GROUPES DE LA FRATERNITÉ

Les indications qui suivent, suggérées par l'expérience des années passées, veulent répondre aux groupes de la Fraternité qui ont exprimé le désir d'un plus grand sérieux dans l'organisation de leur vie, personnelle et communautaire.

### 1. Obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité

Ceux qui participent à la vie de la Fraternité sont invités à l'obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité, dans une adhésion responsable, qui prend jusqu'à l'affectivité, à la vie du Mouvement.

### 2. Nature et consistance du groupe

Un groupe est constitué d'adultes qui le choisissent et le constituent librement. L'Idée-force de la Fraternité est la découverte qu'un adulte est responsable aussi bien de son travail et de sa famille, que de sa sainteté: de la vie, comme marche vers la sainteté, c'est-à-dire de la vie en tant que vocation.

L'adulte, en tant que responsable, s'unit à d'autres, qui se reconnaissent la même responsabilité face à la vie comme vocation.

Selon la méthode enseignée par notre Mouvement, tous devraient souhaiter un groupe de la Fraternité, même si l'adhésion à celle-ci est personnelle.

### 3. Le guide: tout groupe doit être guidé

Tout groupe doit être guidé. Le guide ne coïncide pas automatiquement avec la figure du prêtre, mais avec une personne influente dans le sens évangelique: une personne qui a la foi, et qui peut venir même de l'extérieur du groupe.

Le guide doit communiquer une méthode de vie: enseigner à tout ramener à une idée fondamentale, d'où "tout le reste" peut naître, en méditant cette idée, en l'examinant, en l'aimant. Voilà l'origine de notre méthode; la vie chrétienne naît de notre rencontre avec une présence, et en suivant celle-ci nous changeons. Et c'est justement dans ce changement de soi que mûrit paisiblement l'idée d'une règle.

Le guide doit favoriser un sérieux authentique dans la foi. Un guide qui oriente le groupe, qui le reconforte, qui l'aide à corriger l'inévitable tendance à l'artifice et au moralisme.

Le rapport stable avec une personne "extérieure" au groupe (prêtre, responsable du Mouvement, membre des *Memoires Domini*) peut éviter une surestimation du groupe au détriment de toute la Fraternité, qui n'est pas une fédération de réalités autonomes.

Tout groupe doit avoir un prêtre, qui assure les tâches de secrétariat (avis, distribution de textes, etc.) et d'ordre. Le prêtre s'en tient aux directives qu'il



reçoit du Centre, par l'intermédiaire du responsable diocésain et régional et par l'intermédiaire du membre de l'exécutif qui est en charge de la région.

#### **4. La règle**

Dans la vie du groupe, la règle est fonction d'un renforcement du rapport entre la personne et le Christ, et donc, par conséquent, d'un renforcement du Mouvement au service de l'Église.

##### *a) Prière*

Chaque groupe doit se donner une règle de prière: cela peut être le fait de réciter un Ave Maria le soir, ou d'assister quotidiennement à la Messe. Peu importe que l'on choisisse l'hypothèse minimale ou maximale. Ce qui compte est le geste de la prière, la fidélité à ce geste.

##### *b) Pauvreté*

Le soutien mensuel à la caisse commune de toute la Fraternité, qui implique un sacrifice, est fonction d'une plus grande conscience de la pauvreté en tant que vertu évangélique. Comme le dit Saint Paul: "Nous n'avons rien et possédons tout". Le vrai moyen pour posséder tout est d'être détaché de tout. On peut ne s'engager à ne verser que cent liras, mais le fait de les verser avec fidélité a une valeur fondamentale de rappel, car il s'agit d'un geste concret et unitaire. Celui qui ne prendrait pas au sérieux cette directive, ne pourrait se considérer comme faisant partie de la Fraternité.

##### *c) Développement de la connaissance de la doctrine de l'Église*

L'approfondissement de la catéchèse du Mouvement est l'École de communauté: elle illumine notre formation permanente. Cet approfondissement doit se dérouler à travers la mise en valeur, en son sein, des Exercices et des textes du Mouvement "qui comptent" et qui éclairent le contexte dans lequel se situe le "parcours" indiqué par l'École de la communauté.

Au cas où l'École de la communauté aurait lieu ailleurs (par suite de la présence missionnaire de l'adulte dans un milieu donné), le groupe de la Fraternité doit méditer les exercices spirituels ou les textes indiqués par le Mouvement, sans manquer, de toute façon, de se référer à l'École de la communauté.

#### **5. L'action**

L'action de la Fraternité constitue l'intensification du Mouvement au service de l'Église. La prise en charge d'engagements spécifiques est, partant, fonction de cela (cf. lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité).

## DESCRIPTION DU GROUPE DE FRATERNITÉ

### 1. Prémisse

L'adhésion à la Fraternité est personnelle : elle vaut et a une réelle existence avec ou sans groupe. C'est un principe fondamental selon lequel la personne vit sa foi en obéissant « de cœur », c'est-à-dire librement et directement, « à la forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés » (Joseph Ratzinger, « Presentazione del nuovo catechismo », *L'Osservatore romano*, 20-1-1993).

La description du groupe de fraternité faite ci-après est la manière qui permet de soutenir l'adhésion personnelle à la Fraternité tout entière.

### 2. But et nature du groupe de Fraternité

Le groupe de fraternité est un lieu d'amitié chrétienne, c'est-à-dire un lieu de rappel et de mémoire à sa propre conversion ; un lieu où la volonté de vivre pour Jésus Christ est plus facile et plus ferme. Il est indubitablement plus facile d'être corrigé que de se corriger, c'est pour cela qu'un lieu de rappel est utile. Le groupe de fraternité, comme figure de la Fraternité dans son ensemble, « est la conscience explicite d'être en chemin, d'avoir un destin et constitue ainsi une aide à approfondir la conscience, une aide à approfondir la connaissance et la conscience » (Luigi Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2002, p. 105). Ce sont « des personnes proches qui s'acceptent tout comme une école, une école [...] pour apprendre à aimer l'autre » (*Ibidem*, p. 168).

« Cela doit devenir un lieu qui nous mobilise, qui nous change » (*Ibidem*, p. 39).

Les fraternités aident à poursuivre la sainteté personnelle et à la vocation que l'on vit : « L'exigence de vivre la foi et de s'engager avec elle » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, p. 249) de manière à contribuer à l'œuvre de salut que Jésus Christ a introduite dans le monde avec son Église.

### 3. Méthode (avec quel critère choisit-on un groupe ?)

Le critère avec lequel on choisit un groupe est le fait d'être proche, occasion d'une convivence que l'on doit désirer. Le premier fait d'être proche, qui permet de reconnaître la valeur de tous les autres, est celui vocationnel. En ce sens, les groupes de fraternité « doivent naître selon les convergences et les choix naturels des personnes, sans schéma préétabli (le "milieu" est

constitué par les rapports entre les personnes avant de l'être par une zone géographique ou une classe sociale) » (*Ibidem*, p. 40).

Le groupe de fraternité peut provenir d'une amitié préexistante mais implique surtout de décider que la compagnie de ces personnes pour sa propre foi et pour les besoins de sa vie est nécessaire. Le but d'une telle compagnie particulière est la découverte d'un rapport fraternel avec un plus grand nombre de personnes : c'est la mission qui est l'expérience la plus authentique de l'expérience de la fraternité. Ainsi, « L'explicitation d'une communion est d'impliquer la vie entière, de sorte que ce qui arrive à l'autre ne puisse plus être sans incidence ni implication sur sa propre vie » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, pp. 251-252).

#### 4. Règle et conduite

La règle suggérée pour les groupes de fraternité est proposée comme une aide offerte à chacun pour l'engagement qu'il a assumé en adhérant à la Fraternité. Elle prévoit :

- un minimum d'engagement quotidien à la *prière* ;
- une éducation concrète à la *pauvreté* (qui est aussi la valeur de l'argent ; à travers le *fonds commun*) ;
- le soutien de l'*œuvre du mouvement* (qui peut se faire à travers une œuvre particulière) ;
- l'approfondissement de la *doctrine de l'Église*.

Dans tous les cas, les groupes de fraternité « ne peuvent avoir comme expression le débat sur un texte » (*Ibidem*, p. 83) sans qu'il devienne comparaison avec les exigences, matérielles et spirituelles, de la vie.

Cela éclaire aussi la fonction et la modalité de l'école de communauté. « L'école de communauté, si elle était bien vécue, devrait, pour des adultes, devenir Fraternité. [...] Ainsi, une école de communauté est une Fraternité "manquée", c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore une Fraternité parce qu'elle est plus à la surface de notre engagement : elle est un exercice, plus qu'une vie » (*Ibidem*, p. 167). Potentiellement, tout est une fraternité.

Les fraternités sont guidées : par les *Exercices spirituels* ; par la reprise de ce geste : les *retraites* ; et, éventuellement, par les *Assemblées régionales*. Le *prieur* a une importante fonction de secrétariat dont le principal aspect est de communiquer les indications du Centre ; il n'est pas inamovible, en tant qu'il appartient à chacun d'être responsable de la vie de sa propre fraternité. Les groupes de fraternité peuvent choisir comme « guides » des personnes faisant autorité au sens évangélique, qui peuvent

aussi se trouver hors du groupe mais qui – dans tous les cas – doivent être approuvées par l'Exécutif.

L'objectif de toutes les indications est d'accroître son humanité chrétienne : une humanité concrètement différente de par la façon de pensée, de sentir et, si possible, de se comporter.

La Fraternité tout entière, bien évidemment, trouve sa consistance à l'intérieur du mouvement et de la direction qui lui est donnée. Il n'est pas opportun d'ajouter d'autres instruments pour la conduite de la Fraternité en plus de ceux déjà prévus (lettres et interventions du fondateur ; diaconie centrale, responsables régionaux, etc.). Il est cependant important que les instruments que l'on trouve actuellement soient vécus avec sérieux et, si possible, soient préparés par l'envoi de contributions et de questions aux personnes qui en sont les responsables. En particuliers, il est important de souligner la valeur des Retraites, qui doivent comporter : un moment de réflexion (qui rappellent l'actualité des Exercices) ; un moment de silence ; un moment d'assemblée et la Sainte Messe.



## Notes

- <sup>1</sup> Message de don Giussani au pèlerinage de Lorette, dans *Traces*, juillet-août 2003, p. 34.
- <sup>2</sup> *Lc 24*, 21.
- <sup>3</sup> *Lc 24*, 32.
- <sup>4</sup> JACOPONE DA TODI, *Stabat Mater*, vv. 28-30.
- <sup>5</sup> Cf. V. SOLOVIEV, «Breve racconto dell'Anticristo», dans *I tre dialoghi*, Marietti, Turin, 1975, p. 207.
- <sup>6</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *Il rischio educativo*, Rizzoli, Milan, 2005, pp. 20-21.
- <sup>7</sup> BENOIT XVI, *Deus caritas est*, Lettre encyclique du 25 décembre 2005, I, 1.
- <sup>8</sup> La « cometa » est une associations de familles qui accueillent des mineurs en difficulté.
- <sup>9</sup> Cf. GRAHAM GREENE, *Fine di una storia*, Mondadori, Milan, 2004, p. 72.
- <sup>10</sup> CHARLES PÉGUY, *Note sur M. Bergson et la philosophe bergsonienne – Note sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Gallimard, Paris, 1935, p. 264.
- <sup>11</sup> BLAISE PASCAL, *Pensées*, Bordas – Classiques Garnier, Paris, 1991, pensée 80, pp. 179-180.
- <sup>12</sup> CÉSARE PAVESE, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris, 1964, p. 321.
- <sup>13</sup> Cf. H. IBSEN, *Peer Gynt*, acte V, Einaudi, Turin, 1959, p. 131.
- <sup>14</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *All'origine della pretesa cristiana*, Rizzoli, Milan, 2001, p. 3. (Introduction à la nouvelle édition, non présente dans l'édition française actuelle du *Le défi de la foi chrétienne*, Ndt.)
- <sup>15</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *Una presenza che cambia*, BUR, Milan, 2004, p. 369.
- <sup>16</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, BUR, Milan, 1996, p. 9. (Texte non présent dans l'édition française actuelle de *À la Recherche du visage humain*, Ndt).
- <sup>17</sup> LUIGI GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p. 28.
- <sup>18</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *L'io, il potere e le opere*, Marietti, Gênes, 2000, p. 53.
- <sup>19</sup> Cf. H. ARENDT, *Archivio Arendt – 2. 1950-1954*, Feltrinelli, Milan, 2003, p. 26.
- <sup>20</sup> ALAIN FINKIELKRAUT, *La Défaite de la pensée*, Gallimard, Paris, 1987, p.142.
- <sup>21</sup> Cf. ROMANO. GUARDINI, *Ritratto della malinconia*, Morcelliana, Brescia, 1952, pp. 29-30.
- <sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 46-47, 53, 55.
- <sup>23</sup> FRANZ KAFKA, cité dans LUIGI GIUSSANI, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, BUR, Milan, 1998, p. 107.
- <sup>24</sup> FRANZ KAFKA, *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin*, Payot et Rivages, Paris, 2001, p. 34.
- <sup>25</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *Alla ricerca del volto umano*, op. cit, p. 14.

- <sup>26</sup> Cf. JOSEPH RATZINGER, «Presentazione del nuovo Catechismo», dans *L'Osservatore Romano*, 20 janvier 1993.
- <sup>27</sup> Cf. F. WERFEL, *Verdi. Il romanzo dell'opera*, Corbaccio, Milan, 2001, p. 247.
- <sup>28</sup> EMMANUEL LÉVINAS, *Humanisme de l'autre homme*, Bruno Roy Éditeur (Fata Morgana), Saint-Clément, 1972, pp. 76-77.
- <sup>29</sup> SAINT BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons sur le Cantique des cantiques*, tome II, Cerf, Paris, 1998, sermon 20, 6, pp. 137-139.
- <sup>30</sup> BENOIT XVI, *Deus caritas est*, op. cit., I, 12 et 13.
- <sup>31</sup> LUIGI GIUSSANI, « Noël : le mystère de la tendresse de Dieu », dans *Traces*, décembre 2005, pp. 4 et 5.
- <sup>32</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, « Eucharistie : une Réalité présente, familière », dans *Traces*, octobre 2005, pp. 3 et 4.
- <sup>33</sup> *Mc* 10, 46-52.
- <sup>34</sup> Cf. JOSEPH RATZINGER, *La Bellezza. La Chiesa*, Libreria Editrice Vaticana - Itaca, Rome - Castel Bolognese 2005, p. 16.
- <sup>35</sup> Cf. NIKOLAS KABASILAS, cité dans *Ibidem*, pp. 15-16.
- <sup>36</sup> Cf. JOSEPH RATZINGER, *La Bellezza. La Chiesa*, op. cit., p. 19.
- <sup>37</sup> JACQUES LECLERCQ, *Trente Méditations sur la vie chrétienne*, Casterman, Tournai-Paris, 1946, p.22.
- <sup>38</sup> R. GROTTI, «Il nostro cuore», dans *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 208. (Ce titre signifie « Notre cœur ne s'est pas perdu », *Ndt.*)
- <sup>39</sup> *I Cor* 15, 14.
- <sup>40</sup> *Mt* 28, 20.
- <sup>41</sup> BENOIT XVI, homélie de la veillée pascale, Samedi Saint 15 avril 2006.
- <sup>42</sup> *Ibidem*.
- <sup>43</sup> *Mt* 26, 56.
- <sup>44</sup> Cf. *Jn* 20, 19.
- <sup>45</sup> Cf. *Mc* 16, 8.
- <sup>46</sup> *Lc* 24, 38.
- <sup>47</sup> *Lc* 24, 21.
- <sup>48</sup> Cf. *Jn* 20, 27.
- <sup>49</sup> *Jn* 20, 15-16.
- <sup>50</sup> Cf. *Jn* 21, 15.
- <sup>51</sup> *Jn* 21, 7.
- <sup>52</sup> *Jn* 21, 12.
- <sup>53</sup> LUIGI GIUSSANI, « Jésus Christ ressuscité – La défaite du néant », dans *Traces*, avril 2006 p. 4.
- <sup>54</sup> *Ibidem*, p. 4.
- <sup>55</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, I, 643-644.
- <sup>56</sup> Cf. V<sup>e</sup> dimanche du temps ordinaire dans le rite ambrosien, collecte.

- <sup>57</sup> BENOIT XVI, homélie de la veillée pascale, *op. cit.*
- <sup>58</sup> *Gal 2*, 20.
- <sup>59</sup> BENOIT XVI, homélie de la veillée pascale, *op. cit.*
- <sup>60</sup> LUIGI GIUSSANI, « Noël : le mystère de la tendresse de Dieu », *op. cit.*, p. 2.
- <sup>61</sup> LUIGI GIUSSANI, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris, 1994, p. 275.
- <sup>62</sup> Cf. BENOIT XVI, homélie de la veillée pascale, *op. cit.*
- <sup>63</sup> SAINT CYPRIEN, *De Ecclesiae Catholicae unitate*, c. 23.
- <sup>64</sup> BENOIT XVI, homélie – Messe Chrismale dans la basilique Saint-Pierre, Jeudi Saint, 13 avril 2006.
- <sup>65</sup> CLIVE STAPLES LEWIS, *Apprendre la mort*, Cerf, Paris, 1974, pp.30-31.
- <sup>66</sup> Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Omélie sul Cantico dei Cantici*, VIII, Città Nuova, Rome, 1988, pp. 185-186.
- <sup>67</sup> BENOIT XVI, *Deus caritas est*, *op. cit.*, I, 14.
- <sup>68</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *Il santo rosario*, Edizioni San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2003, p. 36.
- <sup>69</sup> Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Omélie sul Cantico dei Cantici*, IV, *op. cit.*, p. 94.
- <sup>70</sup> Cf. MARIO LUZI, «Libro di Ipazia», dans *Teatro*, Garzanti, Milan, 1993, p. 76.
- <sup>71</sup> Cf. F. WERFEL, *Nel crepuscolo del mondo*, Mondadori, Milan, 1937, p. 421.
- <sup>72</sup> Cf. *Jn 21*, 17.
- <sup>73</sup> Cf. LUIGI GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, Marietti, Gêne, 1999, p. 117.
- <sup>74</sup> JULIEN GREEN, *Ce qui reste de jour – (1966-1972)*, Plon, Paris, 1972, p. 268.
- <sup>75</sup> LUIGI GIUSSANI, « Jésus Christ ressuscité – La défaite du néant », *op. cit.*, p. 7.
- <sup>76</sup> Cfr. JACOPONE DA TODI, «Como l'anima se lamenta con Dio de la carità superar-dente in lei infusa», Lauda XC, dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence, 1989, p. 318.
- <sup>77</sup> Cf. *Col 1*, 17.
- <sup>78</sup> Cf. ADA NEGRI, «Atto d'amore», dans *Mia giovinezza*, BUR, Milan, 1995, p. 70 : « Tutto / per me Tu fosti e sei ».
- <sup>79</sup> Membre de Gioventù Studentesca (GS) : Jeunesse Étudiante. Ce terme désigne les lycéens membres de Communion et Libération. *Ndt.*



## Index

---

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOIT XVI 3

### *Vendredi 28 avril, le soir*

INTRODUCTION 4

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE DON PINO* 8

### *Samedi 29 avril, le matin*

PREMIÈRE MÉDITATION – *Notre cœur ne s'est pas perdu* 9

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR STANISLAW RYLKO* 22

### *Samedi 29 avril, l'après-midi*

SECONDE MÉDITATION – *La puissance de Sa résurrection* 27

### *Dimanche 30 avril, le matin*

ASSEMBLÉE 37

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE DON FRANCESCO VENTORINO* 51

MESSAGES REÇUS 53

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 55

### *Appendices*

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 60

DIRECTOIRE POUR LES GROUPES DE FRATERNITÉ 63

DESCRIPTION DU GROUPE DE FRATERNITÉ 65

*Notes* 69

---

